

en un acte
inuité
la colline

théâtre national

un spectacle de **Jean-François Peyret**
et **Alain Prochiantz**
mise en scène **Jean-François Peyret**

Petit Théâtre
du 17 novembre au 17 décembre 2011

ex vivo in vitro

1. Le geste artistique

Entretien avec Jean-François Peyret	3
Entretien avec Jean-François Peyret, "J'essaie de m'en sortir"	6
Entretien avec Alain Prochiantz, "Animal technique, animal tragique"	8
Extrait du journal personnel de Jean-François Peyret	10

2. Les matériaux du spectacle

Matériaux, par Julie Valero	12
Extraits du Carrousel 2	13
Extrait de <i>Les Variations Darwin</i> , par Jean-François Peyret et Alain Prochiantz	18
Extrait de <i>L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne</i> , par Claude Lévi-Strauss	19
Extrait de <i>Les Variations Darwin</i> , par Jean-François Peyret et Alain Prochiantz	20
Extrait du rapport d'information fait au nom de la mission d'information sur la révision des lois de bioéthique (janvier 2010)	21
Extrait de <i>Evangelium vitae</i> , par Jean-Paul II	22

3. Décryptage

Entretien avec René Frydman, extrait	24
Extrait de "L'envers de la procréation", par François Ansermet	25
Extrait de "Le désir de cloner", par François Ansermet	26
"Cryos géant du sperme business", article <i>Le Monde</i>	27
Extrait de <i>Famille à tout prix</i> , par Geneviève Delaisi de Parseval	29
D'internet et d'ailleurs	30
<i>Partie carrée entre les Boudin et les Bouton</i> , par Marcel de Lihus	32

4. L'équipe artistique

33

et sur internet...

www.jeanfrancoispeyret.fr

Découvrez les répétitions du spectacle filmées par Stéphanie Cléau

www.vimeo.com/user8603405/videos

www.theatrefeuilleton2.net

un spectacle de **Jean-François Peyret**
et **Alain Prochiantz**

mise en scène **Jean-François Peyret**
scénographie **Nicky Rieti**
musique **Alexandros Markeas**
dispositif électro-acoustique **Thierry Coduys** et **Jérôme Tuncer**
lumière **Bruno Goubert**
costumes **Chantal de la Coste**
dramaturge, assistante à la mise en scène **Julie Valero**
web **Agnès de Cayeux**
stagiaire en dramaturgie **Clémence Bordier**
avec **Jacques Bonnaffé, Yvo Mentens,**
Pascal Ternisien, Anne-Laure Tondu

création à La Colline

production Cie tf2 – Jean-François Peyret (compagnie conventionnée
par le ministère de la Culture et de la Communication/DRAC Île-de-France),
La Colline – théâtre national, Le Centre national du cinéma et de l'image animée
– dispositif pour la création artistique multimédia
avec le soutien de la Fondation Agalma (Genève) et l'aide du théâtre Paris-Villette

tournée

Théâtre de la Criée-Marseille – les 5 et 6 avril 2012
Théâtre de Caen – les 24 et 25 avril 2012

Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 29 novembre à l'issue de la représentation

Rencontre
mardi 13 décembre à l'issue de la représentation

“Je veux un enfant” murmure l'avatar
Nos avatars naissent-ils? Nos avatars peuvent-ils se reproduire?
En résonance avec le spectacle qui interroge les nouvelles formes de procréation, Agnès de Cayeux
et Jean-François Peyret vous proposent de découvrir le monde virtuel “Les données dans les nuages”.
Conçu à partir d'éléments qui ont servi à élaborer le spectacle (texte, décor, plans...),
et des séquences vidéos des répétitions, ce monde virtuel sera le lieu d'une recherche expérimentale unique:
le développement d'un véritable programme de reproduction d'avatars.
en présence d'**Agnès de Cayeux**, webartiste, **Jean-François Peyret**, metteur en scène,
de l'équipe artistique du spectacle et du premier couple procréateur d'un enfant avatar,
Cyril T. et Mathieu D.

location: 01 44 62 52 52
du lundi au samedi de 11h à 18h30 (excepté le mardi à partir de 13h)

tarifs
en abonnement de 9 à 14€ la place
hors abonnement
plein tarif 29€
moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 14€
plus de 60 ans 24€, le mardi 20€

Anne Boisson 01 44 62 52 69 – a.boisson@colline.fr
Violaine Dudouit 01 44 62 52 10 – v.dudouit@colline.fr
Marie-Julie Pagès 01 44 62 52 53 – mj.pages@colline.fr

La Colline – théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20°
www.colline.fr

1. Le geste artistique

Entretien avec Jean-François Peyret

Vous vous présentez plus comme un malade du théâtre que comme un fou de théâtre ?

Jean-François Peyret : Oui, je suis plutôt un incurable du théâtre qu'un fou de théâtre. Je n'avais pas de vocation théâtrale : à trois ans, je ne me disais pas je serai Brecht ou rien. Le théâtre, c'est quelque chose que j'ai "contracté" assez tard, attrapé peut-être comme une maladie. Mais c'est devenu aussi le remède. Je me guéris comme ça, pour autant que je me guérisse, de mes embarras avec la vie et mon cerveau. Une drôle de maladie, si l'on y pense, du genre : maladie de la mort ou maladie de l'amour, je confonds toujours. C'est ça qui vous tient en vie. Si je ne faisais pas de théâtre, je serais peut-être vraiment malade. En fait le théâtre me protège d'une plus grande maladie.

Dès l'origine vous vous êtes placé dans le paysage théâtral du côté du théâtre d'art, du théâtre d'essai ?

J.-F. P. : Oui comme on parlait d'un cinéma d'art et d'essai. Mais le cinéma d'art et d'essai se définissait contre un certain cinéma commercial. Mon théâtre se distinguerait bien sûr du théâtre commercial, mais tout autant de ce que j'appellerais le théâtre de culture. Essai, oui, au sens d'expérience ; j'ai toujours considéré, mais ça allait presque de soi, que l'art devait être une expérience. Il y a un théâtre conservateur d'un patrimoine en état de réanimation culturelle (et qui a toute sa légitimité, bien sûr) et un théâtre d'explorateurs, disons, de chercheurs de formes nouvelles duquel je me sens plus proche. Mais dans un autre sens, et en comparaison avec les genres littéraires, mon théâtre est aussi plus proche de l'essai que de la fiction. Enfin, il y a un côté "tentative" dans mon théâtre, comme si on préparait un théâtre en devenir dont je ne sais pas s'il adviendra jamais. Mais je n'ai évidemment rien contre le théâtre patrimonial : il est nécessaire de monter et de remonter *Hamlet* par exemple, comme il est nécessaire de jouer et de rejouer les partitions musicales du passé, et de les réinterpréter. Quant à moi, j'ai, par ma formation, ma jeunesse, mon comptant de textes dits classiques. J'en ai lu pas mal dans le temps. Ma maladie, c'est la divagation (on dit ça des animaux), c'est d'aller ailleurs, même hors du champ littéraire et de défricher/déchiffrer avec le théâtre ce sur quoi je tombe. Je suis un peu hors-champ ; je fais du hors piste.

Mais je ne revendique aucune position post-dramatique ou pré-post-post-dramatique. Je sais que la psychologie des personnages n'est pas mon fort ; je cherche de nouvelles propositions à faire au public et à ceux qui dans le théâtre ont envie de me suivre.

Vous avez commencé à pratiquer un théâtre qui s'appuyait sur des textes dramatiques ou philosophiques. Aujourd'hui vous travaillez à partir de textes scientifiques ou à fortes connotations scientifiques ?

J.-F. P. : Dans les années quatre-vingts, dans mon compagnonnage avec Jean Jourdeuil, notre travail était fondé sur deux choses. D'une part la poursuite de l'exploration du paysage Heiner Müller et d'autre part la théâtralisation de textes qui n'étaient pas à l'origine destinés à la scène. C'était original, puisque le premier spectacle que nous avons réalisé ensemble s'appuyait sur les *Essais* de Montaigne et le dernier sur *La Nature des choses* de Lucrèce. On prenait un texte et on voyait ce que le fait de le traiter sur un plateau permettait de saisir de lui qui n'aurait pas pu être saisi par d'autres moyens (la lecture simple, le commentaire, la thèse, l'essai). Quand j'ai lancé, à Bobigny, le cycle des *Traité des Passions*, je ne travaillais plus sur un seul texte, mais sur quelque chose de noué, sur, comment dire, un problème : problème du visage,

problème de l'expression des émotions... Tout cela aurait pu se traiter par d'autres moyens, essais ou romans, mais j'ai choisi de les poser et de tenter de les résoudre sur une scène en utilisant les moyens du théâtre. Donc cela concernait plusieurs textes. Par exemple: comment lire Descartes et son *Traité des passions* (un texte qui me passionne et qui affirme que les passions sont traitables et gérables en prenant une distance avec elles) et en même temps mon dramaturge préféré, Racine (qui affirme que les passions sont intraitables)? Donc il fallait inventer une forme dans laquelle les deux positions arrivaient à coexister. En fait, je passais d'une pensée dialectique de la contradiction à une pensée de la différence...

Ensuite je me suis promené du côté de la science, de l'imagination scientifique, à la suite de rencontres avec des biologistes qui étaient venus voir des épisodes du *Traité des passions*. Cela a alimenté chez moi une réflexion sur le vivant, sur le partage vivant-artificiel, donc sur des problématiques explicitement contemporaines : les questions de la technique, de la techno-science, des bio-technologies, etc. C'est ainsi que j'ai pu faire trois spectacles avec Alain Prochiantz et que je retrouve, pour Avignon, Luc Steels, spécialiste de l'Intelligence artificielle que j'avais rencontré et attiré dans notre théâtre au moment de nos spectacles consacrés à Alan Turing. Pour moi, le théâtre est aussi un moyen de poursuivre une conversation entre amis qui doit devenir proposition de théâtre faite à d'autres amis qui sont les spectateurs.

Ensuite vous avez abordé *Le Traité des formes*...

J.-F. P.: En fait cette formulation était une formulation/formation de compromis. Alain Prochiantz, en tant que neuro-biologiste spécialiste du développement, s'intéresse aux formes du vivant; j'avais envie, de mon côté, en tant que faiseur de théâtre, d'utiliser polémiquement l'idée de forme, contre celle de sens, de message, et autres calamités. De fait, notre travail d'écriture du spectacle est essentiellement de nature formelle: tâcher de faire émerger une forme, à inventer à partir des différents matériaux sans savoir au commencement ce qu'elle sera, sinon qu'elle devra être une expérience pour la sensibilité du spectateur.

Je propose des choses à la sensibilité des acteurs d'abord puis à celle des spectateurs sans me préoccuper de "vouloir dire". Sans surtout vouloir émettre des opinions. L'opinion est l'opium du peuple.

Vous dites que chacun de vos spectacles est déjà "gros" du suivant...

J.-F. P.: Oui, car dans mon travail je ne passe pas d'un auteur à l'autre avec l'éclectisme du metteur en scène. J'essaye que mes petites spéculations s'enchaînent et je me fie aussi au hasard: pour Sophie Kovalevskaïa, je suis tombé par hasard sur son roman traduit l'an passé : *Une nihiliste*. J'ai découvert qu'elle était la femme du naturaliste russe Kovalevski, le traducteur en russe de Darwin sur lequel je travaillais pour le spectacle *Les Variations Darwin*. Cela a suffi.

[...]

Comment constituez-vous le texte théâtral que vous donnez aux comédiens au début des répétitions?

J.-F. P.: C'est ce que j'appelle "la partition 0" qui regroupe des textes d'origines différentes: certains ne sont que des informations (de la dramaturgie, si l'on veut), d'autres sont davantage destinés au jeu. Quand ils improvisent, ils doivent respecter à la lettre ce qui est écrit sans jamais broder. C'est la seule règle de ce jeu. Au terme de notre travail, un texte existe, a été écrit, est joué tous les soirs, mais qui est en quelque sorte sans signature, dégriffé.

Votre théâtre est donc extrêmement dépendant du travail des acteurs ?

J.-F. P. : En vérité, l'objet de ma curiosité, ce qui m'intrigue encore au théâtre, ce sont les comédiens. Leur personnalité bien sûr, mais aussi le simple fait qu'il y ait du comédien dans la société... Ces bêtes curieuses. J'aime aussi beaucoup mélanger des personnalités qui ne se seraient peut-être pas rencontrées sans mes propositions. J'ai une vraie jubilation à les voir se promener dans des endroits bizarres pour eux, comme en pays étrangers. Les protéines infectieuses, ce n'est pas obligatoirement le quotidien de l'apprentissage d'un jeune comédien du TNS, du Conservatoire ou d'ailleurs... Ce mouvement de déplacement, de déterritorialisation, je le trouve productif du point de vue de l'imaginaire. Je lance les comédiens dans ces matériaux et, par un retournement de situation, ce sont eux qui ensuite me guident, me dirigent. Je suis attentif à leur voyage qui nourrit le mien. Il y a du coup de dés là-dedans. On lance les comédiens et on voit ce qui en sort. L'art du metteur en scène consiste seulement à tricher un peu avec le sort, à changer le hasard en nécessité. Je ne fais jamais de très longues lectures à la table, elles pourraient d'ailleurs durer des heures, puisque le théâtre que je fais n'existe que parce qu'il faut bien aller occuper le plateau vide. Le texte ne peut prendre force que lorsqu'il passe par le corps, lorsqu'il brûle les corps. Il y a donc de longues improvisations filmées, parfois jusqu'à épuisement des acteurs, et ensuite un choix est fait, le plus souvent douloureusement, car il faut éliminer des moments très forts. C'est là qu'est "l'essai" dont je parlais précédemment : on ouvre la "partition 0" n'importe où, les comédiens s'emparent du texte et le musicien propose un environnement sonore. C'est un travail de confection à partir des imaginations de chacun : moi je suis le régisseur qui ordonne, qui fixe cette matière très riche, souvent au vol. Il ne faut pas dormir.

Vous dites que le théâtre est aussi un moyen de lutter contre le multimédia envahissant ?

J.-F. P. : Lutter, lutter ! Je ne sais pas, et je ne me pare pas des plumes du résistant. Mais je suis très respectueux du dispositif acteur/spectateur tel que nous l'avons hérité des Grecs, au fond. Il n'y a pas besoin de faire participer artificiellement le spectateur en lui demandant d'appuyer sur un bouton pour savoir si Marie-Antoinette doit mourir ou non... Si j'invite Luc Steels à travailler avec moi sur l'Intelligence artificielle, je le fais en tant qu'homme de théâtre et pour faire du théâtre. L'idée que le spectateur est trop passif au théâtre et que, disons, le multimédia va l'activer un peu, est stupide. Un spectateur qui écoute, comme un lecteur qui lit, n'est pas passif, il se passe énormément de choses dans son cerveau. Il faut se méfier du spectateur qui dort : son cerveau peut être en état d'alerte maximale, plus que s'il était devant une console vidéo. Si j'ai recours aux nouvelles technologies, ce n'est pas pour céder au goût du jour mais tout autant pour les analyser, les critiquer. Car je ne trouve pas que ce soit forcément une très bonne nouvelle que cette part de plus en plus grande du mécanique, du technique dans notre vie. Mais nous vivons dedans, dans cette relation homme-machine, dans la reproductibilité à l'infini, et il est important de convoquer ces questions au théâtre. Il ne s'agit pas seulement d'utiliser les nouvelles technologies ; il faut aussi les interroger. Le théâtre en est-il capable ?

Votre théâtre apparaît souvent comme le lieu de la pensée, mais n'est-il pas aussi celui de la jouissance ?

J.-F. P. : Oui, mais cela n'est pas contradictoire, et en vieux brechtien que je suis, je pense que la pensée est un des plaisirs de l'humanité. Alors, jouissance est peut-être un grand mot. Je parlerais plus modestement de jubilation. Je n'aimerais pas faire un théâtre chagrin. Mon horizon : la jubilation tragique.

Jean-François Peyret "J'essaie de m'en sortir"

Il se dit labellisé théâtre et science. Et c'est vrai que depuis quinze ans, Jean-François Peyret enchaîne les productions scientifiques autour de l'expression des émotions, de l'intelligence artificielle, de Darwin et maintenant de Galilée. Il prépare d'ailleurs la suite de *Tournant autour de Galilée*, ce voyage poétique à travers les planètes où on voyait Jeanne Balibar se lier d'amitié avec un vrai cochon. S'il parle de science dans ses spectacles, c'est que Jean-François Peyret est préoccupé par la société dans laquelle il vit.

Théâtral magazine: Qu'est-ce qui vous a amené à la science ?

Jean-François Peyret : C'est un peu par hasard. C'était en 1995. J'avais envie de travailler sur l'expression des émotions sur le visage et j'avais proposé à Bobigny où j'étais en résidence un cycle de spectacles que j'ai appelé *Le Traité des Passions*. Mais la rencontre avec Jean-Didier Vincent, un grand biologiste auteur de *La Biologie des passions*, a un peu embarqué les choses du côté du vivant, de la biologie mais aussi de l'artificiel. L'autre rencontre a été avec Alain Prochiantz, avec qui j'ai consacré pas mal de spectacles à Alan Turing. Après je ne vois pas comment on pourrait faire l'économie au théâtre des trois grands chocs de la science qu'on a subis depuis un demi-siècle : le choc atomique, la révolution biologique et la révolution numérique évidemment.

C'est parce que cela vous préoccupe que vous en faites des spectacles ?

Je n'essaie pas de faire de la vulgarisation ni de transmettre du contenu scientifique ; j'essaie de rendre les spectateurs sensibles autrement que sur le mode de l'opinion. Dans *La Génisse et le pythagoricien* qui était une réflexion à partir des *Métamorphoses d'Ovide*, ça m'intéressait de voir comment un biologiste du développement tel qu'Alain relisait le texte d'un poète d'il y a 20 siècles qui traite du vivant. Et pour Darwin, c'est pareil. L'homme n'a pas d'origine divine mais un ancêtre commun avec le singe. J'aime bien quand la science donne des gifles à l'orgueil humain. Aujourd'hui, on se demande si les machines ne seraient pas plus intelligentes que nous. Au fond on a changé de paradis, on est passé d'une science progressiste épique qui mène à l'émancipation de l'humanité par la raison à une science tragique qui peut aller vers le meilleur ou le pire. On est là dedans depuis Hiroshima au moment où Brecht écrit *La Vie de Galilée*. Ça a donné *Tournant autour de Galilée*. On va faire la suite (intitulée provisoirement *In Vitro*, début le 17 novembre, ndlr) à La Colline qui portera sur le conflit entre les discours religieux et scientifique aujourd'hui c'est-à-dire sur le vivant : ou bien la vie est un don ou bien un champ de manipulations possibles. On tombe dans les questions de la procréation. Dans *Fin de partie*, Clov sort ses parents de leurs poubelles et demande : *papa, pourquoi tu m'as fait ?* Et le père répond : *je ne pouvais pas savoir*. Alors le fils : *tu ne pouvais pas savoir quoi ?* Et le père : *je ne pouvais pas savoir que ce serait toi*. Maintenant si on peut un peu programmer le fils que l'on veut faire, c'est une nouvelle problématique.

Pourquoi est ce que la science fait fuir les spectateurs ?

Je suis d'accord pour dire que la science rebute un peu les gens. Moi, j'essaie de m'en sortir : quand ça grouille dans ma tête, que je ne sais pas quoi penser, je fais une pièce que j'offre à l'appréciation du public. Je sais que ce n'est pas le meilleur moyen de faire une carrière...

Qu'est-ce que le théâtre apporte à la science ?

Ce n'est pas un dialogue multidisciplinaire entre l'artiste et le scientifique. C'est une

juxtaposition, peut-être même en hélice (*comme la structure de l'ADN, ndlr*), de deux monologues. C'est-à-dire que moi, je fais du théâtre comme je peux et Alain, il y passe du temps, même ses vacances. Vous savez combien les scientifiques de ce niveau-là sont pris. Mais venir perdre du temps à relire Darwin..., ça lui donne des idées. Et pour moi, comme il signe mes spectacles, c'est une forme de caution. C'est pas mal pour un mec qui passe pour un fou élitaire dont plus personne ne veut entendre parler. D'après ma tutelle, je rendrais les gens idiots avec mes spectacles et le peuple ne me demande pas ça. Que ce soit raté, les gens ont le droit de le penser, mais pas de dire qu'on est des fantaisistes.

Propos recueillis par Hélène Chevrier

extrait du dossier "Quand le théâtre parle de science...", *Théâtre Magazine* n° 28, février-mars 2011

Alain Prochiantz

“Animal technique, animal tragique”

Chercheur en neurobiologie et titulaire de la chaire *Processus morphogénétiques* du Collège de France, Alain Prochiantz collabore aux mises en scène de son ami Jean-François Peyret. Il travaille actuellement avec lui sur la suite de *Tournant autour de Galilée*.

Théâtral magazine : Comment en êtes-vous venu à faire du théâtre ?

Alain Prochiantz : Je travaille avec Jean-François depuis 15 ou 16 ans et avant ça j’ai toujours pratiqué la science nocturne. Dans la science aujourd’hui, on est toujours dans l’urgence, on travaille comme des malades, on demande du fric... et on a de moins en moins le temps de se poser, de prendre de la distance. C’est une façon de réfléchir à la discipline et à ce que je fais d’une façon un peu différente que ce que je fais au laboratoire. Jean-François appelle ça poursuivre une conversation entre amis, c’est-à-dire avec Darwin, Claude Bernard et des contemporains. On s’est rencontré au moment où il faisait *Le Traité des Passions*, qu’il avait monté avec un ami à moi, Jean-Didier Vincent, qui lui a appris que je m’intéressais à Alan Turing. Donc il m’a demandé de participer au spectacle qu’il préparait sur Turing en venant discuter avec les acteurs. Et puis, il m’a proposé de faire un spectacle ensemble, et ça a été *La Génisse et le pythagoricien*. Et là effectivement, c’est devenu ma science nocturne principale. Mais Je ne fais pas de théâtre. Je lui renvoie la balle. Je fournis beaucoup de matériaux au départ parce qu’il s’intéresse à des sujets assez contemporains.

Qu’est-ce que le théâtre peut apporter à la science ?

À mon avis rien du tout. La science est un métier. Mais le théâtre peut poser des questions sociétales, mettre en perspective. Il m’a appris des choses sur ce que je faisais.

Comme par exemple ?

Le projet phare de mon laboratoire tourne autour de questions que je pensais être le premier à avoir mis sur le papier et j’ai découvert à travers le théâtre que ce n’était jamais que la poursuite des découvertes faites par Turing en 1952. En relisant Turing de plus près, ça m’a donné des idées, ça a même déclenché certaines expériences.

Y a-t-il des points communs entre scientifiques et artistes ?

Un laboratoire de sciences expérimentales, c’est comme un atelier de peintre. Une prise de risque dans la recherche, c’est comme une prise de risque en littérature ou dans la peinture. L’observation est fondamentale et en même temps, l’imagination est plus importante que l’image. Parce que quand on regarde, on voit ce qu’on a déjà compris.

Pourtant le théâtre qui parle de science fait peur au public.

Au bout de la 15^e fois où vous avez vu *Phèdre*, vous vous dites que ce pauvre Hippolyte ne va pas encore aller sur la plage se faire manger par le dragon. Et pourtant, il y va. Mais c’est beau et ça renvoie au tragique. L’humain est un animal tragique. Mais, on ne peut pas toujours regarder les chefs-d’œuvre du xvii^e siècle en pâture. En science, on est censé être là pour inventer. Dans le théâtre, il faudrait aussi faire comprendre aux gens ça. Ce que fait Jean-François, c’est du théâtre. Il faut éduquer le public, faire en sorte qu’il s’intéresse à ce qui se passe. Et puis dans notre pays, les gens s’imaginent qu’on a soit l’esprit pour faire des maths soit l’esprit pour faire des lettres et que c’est inscrit dans le cortex. C’est un résultat du positivisme du xix^e siècle et c’est grave parce que le monde contemporain, ce n’est pas *La Mouette* de Tchekhov, mais ce sont les ordinateurs, c’est aller sur la Lune et nos élites politiques sont à 99 % du côté littéraire et ne comprennent rien.

Pensez-vous qu'on soit dans une ère scientifique ?

On a toujours été dans une ère technique. Sapiens est un animal technique. On était 10 000 il y a 120 000 ans dans la brousse. S'il n'y avait pas eu les armes, le feu, on n'aurait jamais envahi 110% de la surface de la Terre sans compter la Lune. Donc nous sommes des animaux techniques et tragiques parce qu'on sait qu'on va mourir, que la vie sur Terre est limitée. Quand on vieillit, on a de plus en plus de mal à s'endormir, on y pense un peu. En dépit du physique qui change tout le temps, on ne se baigne jamais deux fois dans la même personne, on ne reste soi-même que par ce qui nous rattache à une certaine forme de littérature. S'il n'y avait pas la langue, on serait des bêtes. La science est une forme de littérature, tout ce qui nous fait spécifiquement humain se rattache d'une façon ou d'une autre à la littérature.

Propos recueillis par Hélène Chevrier

extrait du dossier "Quand le théâtre parle de science...", Théâtrale Magazine n° 28, février-mars 2011

Journal personnel de Jean-François Peyret, extrait

mercredi 26 novembre 2008

Classé dans : Journal 2008-2 – admin @ 11 h 14 min

Stérilité (à développer). Je ne parle pas ici de la perte de qualité du sperme chez les jeunes générations. Fin du mâle. Non je parle de la mienne (et artistique) : il ne me vient plus aucune idée, forme, la pire, (non, pas la pire, en fait) d'impuissance. La pire impuissance, c'est, j'imagine, l'impuissance tout court, sexuelle.

Questions d'époque :

Pierre n'a pas de spermatozoïdes: solution?

Marcel a des spermatozoïdes qui sont peu mobiles. Qu'est-ce qu'on fait?

Les prêtres (on dit les responsables religieux) veulent se faire entendre au sujet des lois de bioéthique. C'est vrai qu'ils s'y connaissent en "instrumentalisation" du corps humain. Je ne parle même pas du respect de la personne humaine. L'Église catholique pourra tenir combien de temps dans son opposition aux recherches sur les cellules souches embryonnaires? L'islam pense que l'âme n'est insufflée dans le corps qu'au bout de quatre mois, ça laisse un peu de latitude. Mais tout le monde est contre la GPA (gestation pour autrui).

La science et le peuple: on nous promet en 2009 un débat public dans la perspective de la révision des lois de bioéthique qui devrait aboutir en 2010-2011 (à peu près quand, si je ne suis pas dévoré ou que j'en ai encore envie, j'interviendrai ou aurais dû intervenir au théâtre sur ces questions. Formulation bien gauche. On nous dit aussi que les questions de bioéthique sont trop sérieuses pour être confisquées par les spécialistes. Principes: indisponibilité du corps humain, non-commercialisation du vivant, gratuité et anonymat du don.

Comment travailler, par les moyens du théâtre et à des fins théâtrales, les différentes questions soumises au débat?

Que puis-je imaginer à propos de l'AMP (assistance médicale à la procréation) qui regroupe les techniques permettant la procréation en dehors du processus naturel (fécondation in vitro, transfert d'embryons, insémination artificielle)? En 2006, 20 000 enfants nés grâce à l'AMP (sur 700 000). Mais pourquoi est-elle réservée aux couples hétérosexuels, etc.? La procréation est-elle un droit? Et qui y a droit? Les homosexuels? Et n'y a-t-on droit que lorsqu'on est en âge de procréer? Trouver dans la littérature dramatique des jeux de références possibles. Pas évident: le théâtre, à part l'inceste et la question de la paternité biologique... Ou de l'hérédité. Imaginer.

– Qu'est-ce qui me prouve que tu es mon fils?

– Tu es peut être aussi mon demi-frère.

Mais à part ça, le théâtre reste court.

Anonymat du don: on aurait aimé débiologiser (dénaturaliser) la filiation. La culture est l'antinateure, victorieuse de la nature. Jugement de Salomon et Cercle de craie. *Aufhebung* du génétique. Tu parles: c'est un fatum (c'est écrit dans mes gènes, je veux lire), et connaître ses origines (quel sens?) est une "revendication légitime", mais dit l'Opecst, dans la mesure "où l'identification du donneur ne peut en aucun cas avoir une incidence sur la filiation de l'enfant issu du don". Comment peut-il en décider, l'Opecst?

Être à la fois un produit de la technique (sans elle, tu n'existerais pas, mon petit) et le fruit d'un don? Curieux mélange. Doit-on donner nous-mêmes, c'est-à-dire par les moyens de la technique, ce que la nature ou Dieu ne donnent pas, refusent de donner? De même, comment peut-on être contre la GPA? La maternité, c'est le ventre. Utérus à louer.

– Est-ce ma faute si la nature ou la maladie m'ont privée de mon utérus? Est-ce une raison pour que je n'aie pas d'enfants. Je crie à l'injustice. Égalité des femmes à utérus et des femmes sans utérus.

DPI et dérives eugéniques : quelles sont alors les maladies d'une "particulière gravité" (incurables) qui autoriseraient le diagnostic préimplantatoire?

Les tests génétiques qu'on peut se procurer sur Internet: on peut se faire bouffer la vie à cause des informations qu'on récolte ainsi, et sans accompagnement médical. Romans à écrire; avis aux amateurs.

– Nul ne peut se prévaloir de l'analyse de son génome pour en tirer avantage.

www.jeanfrancoispeyret.fr

Les journaux de Jean-François Peyret, de 2001 à 2008, sont téléchargeables sur ce site.

2. Matériaux du spectacle

Matériaux

Le travail théâtral de Jean-François Peyret repose sur l'écriture de partitions scéniques, composées à partir des lectures réalisées en amont des répétitions : il s'agit de réécrire certaines choses lues, de les traduire à nouveaux frais ou, plus simplement, de monter entre eux différents fragments.

Ces partitions, souvent nombreuses et très fournies, sont distribuées aux comédiens au début des répétitions. C'est à partir de ces matériaux textuels que se déroulent les improvisations. Ainsi après le premier travail de sélection-montage-réécriture du metteur en scène, les comédiens vont, eux aussi, procéder assez naturellement au cours des répétitions à une sélection et à un montage de ce qui, progressivement, fera "scène".

Ces différents moments sont ensuite organisés par le metteur en scène, aidé de ses collaborateurs. Le travail scénique se fait souvent dans une forme d'échange verbal avec le scénographe, le compositeur, la dramaturge, l'ingénieur son ou le créateur lumière. Le spectacle est ainsi le fruit de multiples dérives : il n'est pas construit linéairement, dans un souci chronologique ou narratif mais bien plutôt en fonction d'une logique de la rêverie, des passages possibles de l'univers d'une scène à une autre.

Ici, nous voudrions proposer quelques extraits d'une des partitions telle qu'elle était environ trois semaines avant la date de la première. Certains fragments ont été supprimés ou modifiés en cours de route, d'autres préservés. Pour *Ex vivo/In vitro*, Jean-François Peyret a nommé les partitions scéniques "Carrousel". Elles furent numérotées de 1 à 6, en fonction des différents états d'avancement de la création. Les extraits qui suivent sont issus du *Carrousel 2*.

L'idée du carrousel recouvre le sentiment d'euphorie et d'étourdissement voire de vertige éprouvé par le metteur en scène lors de ses recherches sur l'assistance médicale à la procréation. Expériences partagées par tous, le désir de procréation puis la filiation ont donné lieu à d'innombrables publications de nature différentes et nombreux sont les sites et autres forums destinés à ces thématiques sur internet. L'information était donc pléthorique et hétéroclite et nous tenions à préserver cette diversité tant dans la dramaturgie proposée que dans la mise en scène.

Julie Valero

Extraits du Carrousel 2

- Il devient de plus en plus difficile de naître.
- Tous les spécialistes vous le diront.

- Se reproduire n'est plus un plaisir ?
- Dissociation de la sexualité et de la procréation. Plaisir mis hors jeu.
- Et qu'est-ce que tu fais du plaisir de celui qui fait la manip ?
- Qu'en pensez-vous, docteur ?

- On ne peut plus compter sur la nature et la laisser faire. C'est qu'on l'a endommagée, la nature : les spermatozoïdes ne sont plus ce qu'ils étaient, les ovocytes se font vite rares, l'ovogenèse est capricieuse ; tout ça, c'est à cause de la pollution, de nos façons de consommer des saloperies, la faute aux antibiotiques, au réchauffement de la planète, au travail des femmes, à l'inégalité des salaires entre hommes et femmes, qui sait ? Et les colorants ? Les additifs ?

- Mon père ne pouvait pas avoir d'enfant.
- Mon père était stérile.
- Mon père m'a fait peu de temps après sa mort.

- D'où viennent les enfants ?
- Quelle est la relation entre la différence sexuelle et la différence des générations ?
- Que veut une femme ?
- Qu'est-ce qu'un père ?
- Quel rapport entre l'enfant et la sexualité des parents ?
- Un vient de deux, n'empêche que pour chacun son origine est impensable.
- Pourquoi suis-je né de ces parents-ci plutôt que d'autres ?
- Mes parents faisaient quoi en me faisant ?
- Mes parents avaient un projet ?
- Pourquoi ai-je été conçu ?
- Comment ai-je été conçu ?
- Pourquoi suis-je au monde ?
- Pourquoi est-ce que je vis maintenant et pas à une autre époque ?
- Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ?

- L'inceste, le matricide, l'infanticide, le néonaticide, le patricide, maltraitance, j'en oublie ? Les Tragiques grecs ont été sensibles à ces phénomènes qu'on peut dire naturels.
- Médée : naturelle, cette mère dénaturée ?
- La mère dénaturée est un phénomène naturel.

- Le désir d'enfant est naturel, il est donc raisonnable.
- Le désir d'enfant est raisonnable donc il est naturel.

- [...]

- Le collectif "No Body for Sale" (Le corps n'est pas à vendre), demande aux candidats à la présidentielle de 2012 "une position claire" sur le sujet et lance "une campagne internationale pour l'abolition de la pratique des mères porteuses".
- Le marché des ventres, là où il est autorisé, constitue en fait une incitation à se vendre pour les femmes les plus vulnérables, une forme d'exploitation et de servitude.

– On ne peut assimiler la grossesse, qui concerne la vie la plus intime d'une femme, à un travail social au terme duquel la gestatrice remettrait finalement son produit à des commanditaires.

– La maternité pour autrui constitue en réalité une aliénation profonde de la personne tout entière et une marchandisation de son corps et de celui de l'enfant.

– Devant ce type de pratiques, il faut réagir. Cela étant, ces informations et publicités circulant sur Internet, on mesure la limite d'une loi nationale ! Il ne faut pourtant pas se résigner. Il serait intéressant à cet égard que les pouvoirs publics créent un site de référence, un réseau de ressources et d'information, largement popularisé, permettant à chacun de s'informer de manière fiable et précise sans être livré à lui-même, comme c'est aujourd'hui le cas. Le phénomène a pris une telle ampleur et devient si inquiétant qu'il me paraît du devoir des pouvoirs publics de donner aux citoyens ces moyens complémentaires d'assumer leur citoyenneté. L'exercice éclairé du libre arbitre suppose une information préalable de qualité et irréfutable.

– L'assistance médicale à la procréation a bouleversé la donne. En effet, la décision implique désormais l'intervention d'un tiers, à savoir la société par le biais de l'équipe médicale qui met en œuvre les techniques appropriées. Celles-ci étant très coûteuses, la question se pose de savoir qui peut, de fait et de droit, y avoir accès. Les législations diffèrent fortement selon les pays : l'éventail des solutions est très vaste. À un extrême, se situent les États-Unis et le Canada, où la valeur suprême réside dans la liberté de l'individu, auquel revient toujours la décision finale – qu'il soit homme, femme, qu'il vive seul ou en couple, homosexuel ou hétérosexuel. À l'autre extrême, se situe la France où c'est la société qui décide qui a droit aux techniques d'AMP, en l'espèce seuls les couples hétérosexuels stables. Ces deux positions extrêmes présentent chacune des avantages et des inconvénients. La position individualiste nord-américaine respecte le désir de chacun en toute circonstance mais crée une inégalité économique, une sélection par l'argent, puisque chaque bénéficiaire doit supporter le coût financier de l'opération. La position française a le mérite de préserver l'égalité, du moins en théorie, puisque les frais sont pris en charge par la société mais implique ce que certains considèrent comme une intrusion insupportable dans la vie privée des individus.

[...]

– Chez les Nuer, les Dinka et bien d'autres peuples d'Afrique de l'Est, où la stérilité des femmes est très mal perçue, lorsqu'une femme mariée est reconnue stérile, on reconnaît que la nature s'est trompée et qu'elle est un homme. Si elle peut en payer le prix, elle se procure une épouse et pourra, par l'intermédiaire d'un serviteur, avoir des enfants. Ce serviteur, pour prix de son service, recevra un boeuf (une vache à peau ?) à la majorité de l'enfant... Elle est donc à la fois mari, et à ce titre servie par son épouse, et père de ses enfants.

– En revanche, je ne connais pas de sociétés qui reconnaissent les unions stables entre homosexuels masculins.

Et le "mariage fantôme" des Nuer admet un raffinement supplémentaire dans le cas où le frère, substitué au défunt, n'aurait pas engendré pour son propre compte. Le fils engendré au nom du défunt (et que son père biologique considère donc comme son neveu) pourra rendre à son père biologique le même service. Ce géniteur étant alors le frère de son père légal, les enfants qu'il mettra au monde seront également ses cousins.

– La procréation pour autrui existe dans d'autres sociétés : à Rome, Caton avait prêté son épouse à un ami dont la femme était stérile. On la trouve également au Nigeria, généralement au bénéfice d'hommes qui veulent une descendance. En Ouganda, chez les Haya, la paternité revient à celui qui, le premier, copule avec une accouchée. Après le temps de l'allaitement, durant lequel les rapports sont prohibés, le mari reprend généralement ses droits, mais puisque seule compte la déclaration de la femme, quelques hommes stériles achètent fort cher cette parole qui leur permettra d'être pères.

– Dans bien d'autres sociétés, les hommes sont prêts à accueillir tous les enfants, même en sachant qu'ils n'en sont pas les géniteurs ! Le fait de vouloir être sûr d'être le géniteur est une particularité contemporaine de notre société. Ailleurs, les hommes sont heureux de se voir attribuer des enfants ! Depuis le paléolithique, les hommes exercent leur domination sur le corps des femmes, leur refusant l'accès au pouvoir et à l'éducation. Qu'ils revendiquent en plus le droit de se délester d'un enfant dont ils ne seraient pas le géniteur me scandalise ! La fonction identificatoire de Pater est d'abord un lien d'amour et de responsabilité.

– Pour les Baruya, c'est le sperme de l'homme qui fabrique la plus grande partie de l'enfant dans le ventre de la mère, ses os, son sang, sa peau. L'utérus de la femme est un sac dans lequel se développe le fœtus, nourri pendant les premiers mois par le sperme du mari qui multiplie les rapports sexuels avec sa femme lorsque celle-ci découvre qu'elle est enceinte. Les liquides vaginaux de la femme (et non pas son sang) jouent leur rôle dans l'identité de l'enfant. S'ils sont plus forts que le sperme, l'enfant sera une fille, si le sperme l'emporte, ce sera un garçon. (Maurice Godelier, 1996)

– Mais c'est le Soleil qui finit l'embryon dans le ventre des femmes.

– Les Baruya n'ont qu'un seul mot pour désigner le père et le frère du père.

[...]

– L'identité se réduit-elle à un amas de cellules définies par un test génétique ?

– Répondre à la question *qui es-tu ?*, c'est raconter une histoire.

– Et si je réponds: personne

– Ou tout un chacun

– Ou un homme fait de tous les hommes, etc, tu te reconnais ?

– C'est au nom de l'identité narrative que l'on pose la question de la levée du secret des origines

– Connaître le nom de ton donneur, cela t'aiderait à raconter ton histoire ?

– Oui, cela me permettrait de me replacer symboliquement dans la condition commune de l'espèce.

– Mais ce ravaudage symbolique n'abolit pas la technique qui est intervenue dans ta procréation. Le problème, c'est autant le médecin, le technicien, qui a fait la manip : c'est qui ? Il représente qui ? Il raconte quoi ? T'en fais quoi dans ton histoire ? Tu veux son nom ? Qu'est-ce que c'est que d'être le résultat d'une manip ? (*Furieux, il sort.*)

– Moi, je voulais entrer dans un monde humain signifiant qui a commencé avant moi et qui continuera après moi, sauf accident majeur (pas impossible de nos jours)

– Chacun d'entre nous constitue son identité à la manière d'un écrivain qui invente ses personnages.

– Existe-t-il une permanence du sujet à travers la multiplicité de ses expériences ?

- Alors, faut croire en l'âme ! L'âme immatérielle, immuable, immortelle qui t'assure une pure présence à toi-même, au-delà de la diversité de tes flux de conscience.
- Pour ma part, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi, je bute toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaud ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne peux jamais me saisir, moi, en aucun moment sans une perception et je ne peux rien observer que la perception.

[...]

- Si nous changeons au niveau moléculaire et cellulaire, si le génome est instable comme le sont certains réseaux de neurones, si nous sommes le siège de renouvellements massifs et dont nous devons accepter qu'ils sont à l'origine de notre capacité d'adaptation au niveau individuel, de notre individuation, comment pouvons-nous être certains d'être nous-mêmes ? Que reste-t-il de cette conviction que nous sommes nous-mêmes, que nous le restons de la naissance à la mort ?

- Oh, je sais bien que la nature a, depuis le siècle des Lumières, remplacé Dieu, mais que le nom ait changé ne modifie pas la chose et il n'y a que peu d'adeptes, aujourd'hui encore, d'une science sans foi ni lois. Car si nombre d'entre nous, les savants, ne sommes pas croyants, l'idée est certainement minoritaire qu'il n'y a pas de lois de la nature, seulement des phénomènes que nous tâchons d'ordonner et d'expliquer en construisant des outils théoriques et des machines plus ou moins réussis, plus ou moins adaptés à ces objets. Dès lors si nous parlons de lois, qu'il soit clair qu'il s'agit bien de lois humaines, pas "de la nature" encore moins divines. Cette humanité des constructions théoriques que nous inventons, qui constituent un langage, rend compte de leur diversité. Des théories différentes sont adaptées à des objets différents, par exemple la biologie ne se pense pas comme la physique dès lors qu'elle s'occupe des propriétés physiologiques du vivant, et non de ses propriétés proprement physiques et liées à son caractère matériel indéniable.

- Rien n'est stable dans un organisme, que ce soit au niveau moléculaire ou à un niveau supérieur d'intégration, le niveau cellulaire n'étant qu'un de ces niveaux. Tout se dégrade mais tout se reconstruit, pas tout à fait à l'identique, avec les conséquences qu'on peut anticiper dans l'ordre du pathologique ou de l'adaptation par individuation. Tous les systèmes de réparation impliquent des enzymes spécifiques dont la mutation peut conduire à des états pathologiques. Des déficiences dans les systèmes de réparation de l'ADN sont à l'origine de nombreuses pathologies : microcéphalies, dégénération nerveuse, tumeurs cérébrales. Le vieillissement cérébral et certaines maladies liées à ce vieillissement, maladies de Parkinson ou d'Alzheimer, peuvent prendre leur origine dans des défauts de réparation de l'ADN.

[...]

Caritas in Veritate :

- "Un domaine primordial et crucial de l'affrontement culturel entre la technique considérée comme un absolu et la responsabilité morale de l'homme est aujourd'hui celui de la bioéthique, où se joue de manière radicale la possibilité même d'un développement humain intégral. Il s'agit d'un domaine particulièrement délicat et décisif, où émerge avec une force dramatique la question fondamentale de savoir si l'homme s'est produit lui-même ou s'il dépend de Dieu.
- Mgr Ignacio Carrasco de Paula (pauvre Paula), président de l'Académie pontificale pour la vie : "sans Edwards, il n'y aurait pas un marché où sont vendus des millions

d'ovocytes. Il n'y aurait pas dans le monde un grand nombre de congélateurs remplis d'embryons."

– Ce qui est bon pour une vache est condamnable pour une femme ?

– La procréation humaine demande une collaboration responsable des époux avec l'amour fécond de Dieu

– Habituellement, tous ne sont pas transférés dans les organes génitaux de la femme; certains embryons, appelés ordinairement "surnuméraires", sont détruits ou congelés.

– Avec ces procédés, aux finalités apparemment opposées, la vie et la mort sont soumises aux décisions de l'homme, qui en vient ainsi à se constituer donateur de vie et de mort sur commande.

– La mentalité abortive qui l'a rendue possible conduit ainsi, qu'on le veuille ou non, à une domination de l'homme sur la vie et sur la mort de ses semblables, qui peut conduire à un eugénisme radical.

– La fidélité des époux, dans l'unité du mariage, comporte le respect réciproque de leur droit à devenir père et mère seulement l'un par l'autre.

– L'enfant a droit d'être conçu, porté, mis au monde et éduqué dans le mariage : c'est par la référence assurée et reconnue à ses parents qu'il peut découvrir son identité et mûrir sa propre formation humaine.

Les Variations Darwin, extrait

Le problème est qu'une fois accepté qu'on est un singe, il n'y a plus de raison de s'arrêter. L'arbre de l'évolution a un tronc, des branches, une graine au départ et la généalogie humaine trouve son origine bien au-delà des primates, somme toute assez présentables. Darwin va jusqu'au bout.

- Darwin: "Dans notre effort pour retracer la généalogie des mammaliens, donc de l'homme, en descendant plus bas dans la série, nous faisons face à une obscurité grandissante. Celui qui souhaite voir ce que peuvent produire l'ingéniosité et la connaissance devrait consulter les œuvres du Pr Haeckel. Je me contenterai, pour ma part, de quelques remarques générales. Tout évolutionniste admettra l'existence de cinq grandes classes de vertébrés, concrètement les mammifères, oiseaux, reptiles, amphibiens et poissons, tous descendent de quelque prototype unique ; car ils sont très semblables, en particulier aux stades embryonnaires... La découverte est que les larves des ascidiens sont apparentées aux vertébrés, dans leur mode de développement, dans la position relative de leur système nerveux, et dans l'existence d'une structure qui ressemble de très près à la *chorda dorsalis* des animaux vertébrés. Il apparaît donc, si l'on peut se fier à l'embryologie, qui s'est toujours révélée comme le guide le plus sûr pour la classification, que nous avons au moins gagné un indice sur l'origine dont dérivent les vertébrés. Nous devrions donc nous sentir justifiés de croire qu'à une période très reculée, il existait un groupe d'animaux ressemblant par de multiples aspects aux larves des modernes ascidies et que ce groupe s'est séparé en deux grandes branches, l'une destinée à régresser pour produire la classe actuelle des ascidiens, l'autre s'élevant et venant couronner le sommet du royaume animal en donnant naissance aux vertébrés." (*Descendance de l'homme*, page 203.)

- L'autre problème, une fois ce cerveau incongru poussé comme une tumeur...

- Tu ne veux pas toucher là ? Je sens comme une boule.

- ... est de faire face à cette connaissance/conscience nouvelle du monde qui nous entoure. Se donner des raisons de continuer une histoire dont le sens nous échappe. Le cerveau humain, comme les défenses du mammoth, trait hypertélique qui conduit l'espèce à sa perte. Pas forcément parce que la science fabrique les instruments de la destruction. Après tout, elle construit aussi ceux de la survie, mais par perte de sens, perte de cohérence au-delà de la vie, triomphe total de la mort. À moins de s'inventer une cohérence. Le temps de se reproduire, en tout cas.

Jean-François Peyret et Alain Prochiantz

Les Variations Darwin, Éditions Odile Jacob, 2005

Nouvelles procréations, nouvelles filiations

La première exigence qui s'impose aux sociétés humaines est de se reproduire, autrement dit de se maintenir dans la durée. Toute société doit donc posséder une règle de filiation permettant de définir l'appartenance de chaque nouveau membre au groupe ; un système de parenté déterminant la façon dont on classera les parents, consanguins ou alliés ; enfin, des règles définissant les modalités de l'alliance matrimoniale en stipulant qui on peut ou ne peut pas épouser. Toute société doit aussi disposer de mécanismes pour remédier à la stérilité. [...]

Il est désormais possible – ou, pour certains procédés, il le deviendra bientôt – de procurer des enfants à un couple dont un des membres, ou tous les deux, sont stériles, en employant diverses méthodes: insémination artificielle, don d'ovule, prêt ou location d'utérus, congélation d'embryon, fécondation in vitro avec des spermatozoïdes provenant du mari ou d'un autre homme, un ovule provenant de l'épouse ou d'une autre femme.

Les enfants nés de telles manipulations pourront donc, selon les cas, avoir un père et une mère comme il est normal, une mère et deux pères, deux mères et un père, deux mères et deux pères, trois mères et un père, et même trois mères et deux pères quand le géniteur n'est pas le même homme que le père, et quand trois femmes interviennent: celle donnant un ovule, celle prêtant son utérus, et celle qui sera la mère légale de l'enfant...

Ce n'est pas tout, car on se trouve confronté à des situations où une femme demande à être inséminée avec le sperme congelé de son mari défunt, ou bien où deux femmes homosexuelles demandent la possibilité d'avoir ensemble un enfant provenant de l'ovule de l'une, fécondé artificiellement par un donneur anonyme, et aussitôt implantée dans l'utérus de l'autre.

On ne voit pas non plus pourquoi le sperme congelé d'un arrière-grand-père ne pourrait être utilisé un siècle plus tard pour féconder une arrière-petite-fille ; l'enfant serait alors le grand-oncle de sa mère et le frère de son propre arrière-grand-père.

Claude Lévi-Strauss

L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne, La librairie du 21^e siècle, Éditions du Seuil, avril 2011 (pour cette édition), p. 63-64

Les Variations Darwin, extrait

MAUD : Ah ! la vie, la mort, l'amour...

MARIE : *Leben, Liebe und Tod*

MAUD : Le mieux serait de ne pas être né

MARIE : Mais il est toujours trop tard quand on s'en aperçoit.

MAUD : Mourir ou ne pas mourir

MARIE : Naître ou ne pas naître

MAUD : Faut-il faire des hommes parfaits ?

MARC : Salopard, pourquoi tu m'as fait ?

TOUS : Je ne pouvais pas savoir que ça serait toi.

MARIE : J'attaque ma mère en justice pour m'avoir laissé naître.

MAUD : Et les procès pour vie inacceptable.

MARIE : Des dédommagements : je suis né trop petit dans un monde de grands.

MAUD : Docteur, regardez-le, il n'aurait jamais dû naître.

MARIE : Monsieur le Juge, regardez-moi, je n'aurais jamais dû naître.

MAUD : C'est un chef d'accusation un peu métaphysique, non ? Comment voulez-vous que je juge de la différence de valeur entre une vie estropiée et le vide absolu de la non-existence ?

MARIE : Le mieux encore est de ne pas être né...

MAUD : Qu'est-ce que tu en sais ? que sais-tu de la mort ou du néant ?

Jean-François Peyret et Alain Prochiantz

Les Variations Darwin, VI – "Penser/Ne pas penser", Éditions Odile Jacob, 2005, p. 180

Extraits du rapport d'information fait au nom de la mission d'information sur la révision des lois de bioéthique (janvier 2010)

La recherche sur les sciences émergentes s'est accélérée et mérite que l'on s'interroge sur leur utilisation. Parce qu'elles ne répondent pas à la démarche réparatrice traditionnelle de la médecine mais ont pour ambition affichée, dans la perspective d'une société "posthumaniste", d'améliorer l'être humain, elles pourraient avoir de très nombreuses implications sur lesquelles la représentation nationale et à travers elle l'ensemble des citoyens se doit d'être éclairée.

Parallèlement à ces évolutions scientifiques, médicales et juridiques, certaines demandes témoignent de nouvelles représentations de la part de la société et ont reçu un écho médiatique important. C'est vrai de la revendication de la gestation pour autrui de la part de femmes qui sont dans l'incapacité de procréer. Le législateur est également sollicité pour élargir l'accès de l'assistance médicale à la procréation aux femmes célibataires et aux couples homosexuels. Enfin si des dizaines de milliers d'enfants sont nés aujourd'hui d'une assistance médicale à la procréation avec don anonyme de gamètes, des voix se font entendre pour permettre à ceux qui le réclament d'accéder à leur origine. Ces demandes ont pour point commun de privilégier le sociétal sur le médical et de s'inscrire dans une démarche qui fait prévaloir la relation personnelle et le contrat privé sur la règle générale.

L'enfant a paradoxalement été le grand absent des lois de 1994 et 2004 et des débats sur ces lois. Il y est question du droit à l'enfant, jamais du droit de l'enfant. Or, ce qui importe le plus est-il le couple, capable de s'exprimer, ou l'enfant à naître qui, lui, ne le peut pas ? Toutes les nouvelles méthodes de procréation présentées comme un progrès pour les couples infertiles en sont-elles un pour les enfants à naître ?

Pour réviser les lois bioéthiques, il faut savoir si l'on doit prendre en compte toutes les demandes de tous les adultes et donc privilégier le désir d'enfant (...) ou au contraire si l'on doit privilégier l'enfant à venir et ses intérêts. On sait qu'il existe des enfants adoptables, du sperme congelé, des embryons implantables, des ovocytes qu'on peut donner, des mères porteuses, des législations différentes de la nôtre : c'est ce qui transforme souvent de nos jours le désir d'enfant en un certain droit à la technique. Mais il est important de ne pas perdre de vue que dans toutes ces nouvelles questions, l'enfant n'est pas là pour faire valoir ses droits et ses intérêts.

Depuis les premières lois de bioéthique, prévaut le principe "un père, une mère, pas un de plus, pas un de moins".

ASSEMBLÉE NATIONALE, CONSTITUTION DU 4 OCTOBRE 1958, TREIZIÈME LÉGISLATURE
Enregistré à la Présidence de l'Assemblée nationale le 20 janvier 2010.
RAPPORT D'INFORMATION FAIT AU NOM DE LA MISSION D'INFORMATION SUR LA RÉVISION
DES LOIS DE BIOÉTHIQUE

<http://www.assemblee-nationale.fr/13/rap-info/i2235-t1.asp>

Evangelium vitae, extraits

[...]

14. Même les diverses *techniques de reproduction artificielle*, qui sembleraient être au service de la vie et qui sont des pratiques comportant assez souvent cette intention, ouvrent en réalité la porte à de nouveaux attentats contre la vie. Mis à part le fait qu'elles sont moralement inacceptables parce qu'elles séparent la procréation du contexte intégralement humain de l'acte conjugal, ces techniques enregistrent aussi de hauts pourcentages d'échec, non seulement en ce qui concerne la fécondation, mais aussi le développement ultérieur de l'embryon, exposé au risque de mort dans des délais généralement très brefs. En outre, on produit parfois des embryons en nombre supérieur à ce qui est nécessaire pour l'implantation dans l'utérus de la femme et ces "embryons surnuméraires", comme on les appelle, sont ensuite supprimés ou utilisés pour des recherches qui, sous prétexte de progrès scientifique ou médical, réduisent en réalité la vie humaine à un simple "matériel biologique" dont on peut librement disposer. Le *diagnostic prénatal*, qui ne soulève pas de difficultés morales s'il est effectué pour déterminer les soins éventuellement nécessaires à l'enfant non encore né, devient trop souvent une occasion de proposer et de provoquer l'avortement. C'est l'avortement eugénique, dont la légitimation dans l'opinion publique naît d'une mentalité – perçue à tort comme en harmonie avec les exigences "thérapeutiques" – qui accueille la vie seulement à certaines conditions et qui refuse la limite, le handicap, l'infirmité.

En poursuivant la même logique, on en est arrivé à refuser les soins ordinaires les plus élémentaires, et même l'alimentation, à des enfants nés avec des handicaps ou des maladies graves. En outre, le scénario actuel devient encore plus déconcertant en raison des propositions, avancées çà et là, de légitimer dans la même ligne du droit à l'avortement, même *l'infanticide*, ce qui fait revenir ainsi à un stade de barbarie que l'on espérait avoir dépassé pour toujours.

[...]

C'est pourquoi, lorsque disparaît le sens de Dieu, le sens de l'homme se trouve également menacé et vicié, ainsi que le Concile Vatican II le déclare sous une forme lapidaire: "La créature sans son Créateur s'évanouit... Et même, la créature elle-même est entourée d'opacité, si Dieu est oublié".

17. L'homme ne parvient plus à se saisir comme "mystérieusement différent" des autres créatures terrestres ; il se considère comme l'un des nombreux êtres vivants, comme un organisme qui, tout au plus, a atteint un stade de perfection très élevé. Enfermé dans l'horizon étroit de sa réalité physique, il devient en quelque sorte "une chose", et il ne saisit plus le caractère "transcendant" de son "existence en tant qu'homme". Il ne considère plus la vie comme un magnifique don de Dieu, une réalité "sacrée" confiée à sa responsabilité et, par conséquent, à sa protection aimante, à sa "vénération". Elle devient tout simplement "une chose" qu'il revendique comme sa propriété exclusive, qu'il peut totalement dominer et manipuler.

Ainsi, devant la vie qui naît et la vie qui meurt, il n'est plus capable de se laisser interroger sur le sens authentique de son existence ni d'en assumer dans une véritable liberté les moments cruciaux. Il ne se soucie que du "faire" et, recourant à toutes les techniques possibles, il fait de grands efforts pour programmer, contrôler et dominer la naissance et la mort. Ces réalités, expériences originaires qui demandent à être "vécues", deviennent des choses que l'on prétend simplement "posséder" ou

“refuser”.

Du reste, lorsque la référence à Dieu est exclue, il n'est pas surprenant que le sens de toutes les choses en soit profondément altéré, et que la nature même, n'étant plus *“mater”*, soit réduite à un *“matériau”* ouvert à toutes les manipulations. Il semble que l'on soit conduit dans cette direction par une certaine rationalité technico-scientifique, prédominante dans la culture contemporaine, qui nie l'idée même que l'on doive reconnaître une vérité de la création ou que l'on doive respecter un dessein de Dieu sur la vie. Et cela n'est pas moins vrai quand l'angoisse devant les conséquences de cette *“liberté sans loi”* amène certains à la position inverse d'une *“loi sans liberté”*, ainsi que cela arrive par exemple dans des idéologies qui contestent la légitimité de toute intervention sur la nature, presque en vertu de sa *“divinisation”*, ce qui, une fois encore, méconnaît sa dépendance par rapport au dessein du Créateur.

En réalité, vivant *“comme si Dieu n'existait pas”*, l'homme perd non seulement le sens du mystère de Dieu, mais encore celui du monde et celui du mystère de son être même.

Ioannes Paulus PP II (Jean-Paul II)

Evangelium vitae (L'évangile de la vie), Encyclique du 25 mars 1995

3. Décryptage

Entretien avec René Frydman, extrait

François Ansermet : Comment lire ces limites qui existent dans la nature ou dans la biologie? [...] Vous avez dit qu'il n'y a pas de lois dans la biologie. Ainsi on peut effectivement réaliser une conception chez une femme de soixante-dix ans qui peut porter un enfant mais qui, en même temps, s'expose à des risques majeurs. S'il n'y a effectivement pas de norme à poser, quel est ce point limite que vous évoquez ?

René Frydman : On peut exprimer la limite ainsi. Y a-t-il une nécessité médicale à répondre à une demande? Des demandes, il y en a beaucoup et des plus farfelues, tout est possible. Ma pierre angulaire consiste à répondre de la bonne façon, là où il y a un problème médical. C'est parfois compliqué. Je me souviens d'une des premières fois où nous étions sollicités pour une aide médicale à la procréation. Il s'agissait d'un couple qui n'avait pas de rapports sexuels. Cette situation a déclenché de multiples débats entre nous. Après avoir pris plusieurs avis, y compris ceux de "psys", il m'a semblé que c'était un couple stable, uni depuis plusieurs années par une relation amoureuse mais dont la sexualité n'était pas classique. Je ne voyais pas ce qui permettait de s'opposer à leur souhait d'avoir un enfant. Etait-ce répondre à un problème médical ? Oui, car cet homme avait suivi tous les traitements possibles, y compris de psychothérapie, et rien n'y faisait. Il n'avait pas d'érection et aucun problème organique. C'était peut-être d'origine psychique, mais de toute façon il n'avait trouvé aucune solution à son problème depuis plusieurs années. J'ai donc finalement accepté en considérant que la situation était d'ordre médical et que nous apportions une issue à ce qui ne pouvait se résoudre autrement. Si on me pose la question à propos de l'homosexualité ou des femmes de soixante-dix ans, je répondrais que cela n'entre pas tout à fait dans mon cadre. Il n'y a pas d'obstacle dans le cas de l'homosexualité : cette femme n'est pas stérile. Vous me direz "D'accord, mais alors pour une homosexuelle qui a les trompes bouchées, que feriez-vous ?" Il y a toujours des situations complexes, c'est pourquoi je reviens sans cesse à la question : y a-t-il une nécessité à mon intervention ? Je ne cherche pas à créer des situations nouvelles, mais plutôt à réparer ce qui ne fonctionne pas. Je suis assez traditionnel, finalement.

Dominique Laurent : C'est une position médicale qui s'attache au cas par cas et non pas une réponse technique prise dans un protocole qui vaut pour toutes.

R. F. : Dans mon dernier livre, j'évoque le fait que demain nous pourrions peut-être avoir une gestation en couveuse, mieux, nous pourrions peut-être fabriquer des ovocytes et des spermatozoïdes. Nous pourrions fabriquer des embryons et les mettre en couveuse sans la moindre manifestation du désir d'un couple mais sur la décision de je ne sais qui. Schématisons, ce serait une artificialisation totale de la naissance. Nous pouvons envisager aussi, dans le futur, la possibilité non seulement de corriger certains défauts identifiés sur le plan génétique mais aussi, peut être, d'ajouter du matériel génétique. Fabriquer complètement l'humain, en somme. Imaginons qu'on arrive non seulement à choisir le sexe mais aussi de nombreuses caractéristiques génétiques, aurons-nous gagné, en liberté? C'est la question fondamentale. Nous n'aurons rien gagné sur le plan médical proprement dit puisque nous n'aurons pas répondu à une impossibilité médicale. Par contre, à nous avancer sur ce terrain sans aucune limite, nous créons une aliénation majeure de l'humain à la technique.

Dominique Laurent, René Frydman, François Ansermet

Extrait de *MENTAL*, revue internationale de psychanalyse, 2009, 22, p. 152-166, Une assistance médicale au désir: entretien avec René Frydman

L'envers de la procréation, extrait

L'envers de la biographie

La biographie n'est pas réductible à l'histoire, y compris celle de la procréation. Comme Lacan l'indique, ce qui détermine la biographie c'est d'abord la "façon dont se sont présentés les désirs chez le père et la mère", c'est-à-dire la façon "dont ils ont effectivement offert au sujet le savoir, la jouissance et l'objet a "¹.

C'est de cela que l'enfant doit advenir, lui qui fait son entrée dans le monde en place d'objet a – "fausse-couche de ce qui a été, pour ceux qui l'ont engendré, cause du désir"². Il doit advenir comme sujet à partir de ce statut d'objet, pour venir "se substituer à la béance qui se désigne dans l'impasse de rapport sexuel"³ : c'est un repère particulièrement fort dans la clinique des PMA.

Je pourrais citer le cas de ce couple qui veut dire la vérité sur leur origine à leurs enfants issus de don de sperme. La mère me parle du père biologique. Le père se tient en retrait. Pourquoi parler de père biologique et non de donneur de sperme ? Qu'est-ce qu'un père ? Qu'est-ce qu'un spermatozoïde ? Qu'est-ce qu'un donneur de sperme ? Ils reviennent pour penser au fait de dire plutôt qu'à la façon de dire... La mère me parle de son fantasme : si ses enfants désirent un jour rencontrer le donneur de sperme – les deux enfants sont issus du même donneur après une seule insémination – elle serait troublée au point d'être prise de passion pour cet homme... Affirmation qui la surprend, au point de laisser la question momentanément en suspens. Je pourrais aussi évoquer le cas de Pierre-Marie qui ne cesse de demander : "Où est papa ?" Pierre-Marie a trois ans. Sa mère est une femme qui a conçu cet enfant seule, de façon artificielle par FIV à Boston, avec don de sperme. Elle voulait fantasmatiquement offrir cet enfant à sa mère qui avait dû la donner à sa naissance à sa propre mère et ne pouvait plus avoir d'enfants, à la suite de complications gynécologiques consécutives à la grossesse.

Pierre-Marie est issu d'un donneur de sperme américain, défini par la fiche de la banque de sperme californienne comme d'origine française et allemande – ce qui représentait quelque chose dans l'histoire de cette femme – mais aussi cherokee, avec comme principale qualité l'optimisme ; comme principal défaut la procrastination, et comme livre préféré : *The power of one*. La voilà donc de retour en Suisse, enceinte après une FIV qui lui laisse encore un zygote à disposition, cryoconservé à Boston. Elle accouche sans problème d'un enfant qui se développera normalement, tout en l'inquiétant – inquiétante étrangeté – encore plus depuis le jour où il commence à parler en ne cessant d'invoquer le père – Qui est papa ? Où est papa ? – Questions itératives qui laissent sa mère complètement démunie, sans voix, et qui deviennent progressivement pour Pierre-Marie la principale voie pour agresser sa mère. Après un périple à la Wim Wenders à travers les USA pour retrouver les traces du donneur, de centres de PMA en banques de sperme, elle finira par se faire implanter sans succès le zygote cryoconservé restant. D'arbre généalogique connu en arbre généalogique supposé, tout cela n'aura de cesse, jusqu'à ce qu'elle accepte mon dire, adressé à elle et à son enfant, que la seule réponse à cette question est qu'il n'y a pas de réponse à cette question. Cette intervention amènera une pacification dans la relation à son fils et une amélioration symptomatique presque immédiate pour ce dernier. Bref, c'est à partir d'une place déjà donnée et des décisions déjà prises que l'enfant aura à poser ses propres choix pour aller au-delà de son statut d'objet, au-delà des modes de jouissance dont il est issu.

François Ansermet

Extrait de "L'envers de la procréation", article in *La cause freudienne*, Nouvelle Revue de psychanalyse, 2007, n° 65, p. 33-37

¹. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 332

². Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 207

³. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *op. cit.*, p. 347

Le clone comme faux-semblant, extrait

Face à l'impensable de la procréation et de l'origine, il y aurait effectivement la solution du clonage en ce qu'il court-circuite tout. Il abolit la différence des sexes dans la reproduction. Il abolit la succession des générations. On le suppose même permettre l'immortalité. Avec le clonage, *un* peut venir de *un*¹. Du même coup, on imagine un "être égal à un". On suppose qu'on peut par clonage se reproduire à l'identique et par ce moyen, devenir immortel. Le clonage abolirait ainsi même la mort. Pourtant, que *un* vienne de *un* ne veut pas dire que *un* égale *un*. On sait que si on clonait un individu, le clone produit ne serait pas le même que celui dont il serait issu. Si on prend le modèle des jumeaux univitellins, on sait qu'ils ne sont pas absolument semblables. De plus, ce modèle ne correspond pas vraiment au clone qui est aussi marqué par l'altérité. Cette altérité est produite par le déterminisme génétique issu du cytoplasme dans lequel le noyau somatique est placé, sur la base de l'ADN mitochondrial et d'autres mécanismes encore en exploration. Et de toute façon, il y a aussi tous les phénomènes d'épigenèse qui modulent l'expression du génotype. Biologiquement, la variabilité est immense. Psychiquement, elle l'est encore plus. Sans parler des interactions entre les deux. L'expérience vécue laisse une trace, y compris dans le réseau neuronal, chaque fois unique, comme le démontre le phénomène de la plasticité cérébrale. Quelle que soit l'identité de départ, on débouche sur du différent, de l'unique. Le clone ne serait ainsi qu'un faux-semblant par rapport à celui dont il est issu. Il serait inévitablement différent, portant la marque de l'histoire qui le traverse, de son histoire, pris comme tout un chacun dans les effets imprévisibles de ses choix.

C'est là le paradoxe du clonage : si un clone venait en consultation chez un analyste, il serait un sujet comme un autre, malgré la conception transgressive dont il serait issu. Il serait pris comme tout un chacun par l'altérité fondamentale qui l'habite, différent de son modèle au gré de l'aléatoire biologique, psychique, historique ou social auquel il n'aurait aucune raison d'échapper. Par son inachèvement fondamental, son incomplétude, par le fait de la néoténie, l'humain est fabriqué pour recevoir la marque de l'autre, tout au long de sa vie, au point que s'il y a quelque chose d'énigmatique, c'est d'abord le maintien malgré tout d'une certaine identité au cours du temps, qui fait qu'on continue à penser être soi-même au-delà de tous les changements qui se produisent². Le clone lui aussi pourrait réaliser cette "post-crétation" dont parlait Joyce³, dont il serait lui-même responsable. Le clone aussi serait soumis au devenir. Le problème posé au clone serait d'abord celui de sa place par rapport à ce qui le précède, à la transgression biologique qui a présidé à sa venue au monde, au désir de cloner dont il serait issu.

François Ansermet

"Le désir de cloner", in *La Cause freudienne*, n° 57, juin 2004

¹. On n'est plus dans la structure de la parenté qui nécessite deux pour faire un : "Il s'agit toujours de comprendre comment un peut naître de deux", comme l'écrit Claude Lévi-Strauss, "La Structure des mythes" (1955), *Anthropologie structurale I*, Paris, Pion, 1958, p. 240

². C'est ce que Platon énonçait déjà dans *Le Banquet*, à travers le discours de Diotime rapporté par Socrate : "L'être vivant – dont on dit qu'il reste le même de l'enfance à la vieillesse – n'a jamais en lui les mêmes choses. Même si on dit qu'il reste le même, il ne cesse de devenir nouveau, par ses cheveux, par sa chair, par ses os, par son sang, c'est-à-dire par tout son corps. Et cela est vrai non seulement de son corps, mais aussi de son âme : disposition, caractère, opinions, plaisir, chagrin, crainte, aucune de ces choses n'est jamais identique en chacun de nous", Platon, *Le Banquet*, traduction Luc Brisson, Paris, Garnier Flammarion, 2000, p. 152

³. "In woman's womb word is made flesh but in the spirit of the maker all flesh that passes becomes the word that shall not pass away. This is post création.", Joyce J., "Oxen of the sun", *Ulysses*. The corrected text edited by H. W. Gables, *The Bodley Head*, London, 1986, XIV, p. 377 et *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1995, p. 442

Cryos, géant du "sperme business"

Elles ont consacré beaucoup de temps et d'énergie à leurs études et à leur carrière, elles n'ont pas vu le temps passer, et se réveillent un beau matin avec un désir d'enfant, pressant, sans compagnon pour le réaliser. À moins qu'elles n'appartiennent à la catégorie de "celles qui veulent-un bébé-toute-seule". Ces femmes forment le "segment" de clientèle qu'Ole Schou, à la tête de la plus grande banque de sperme d'Europe, voit "exploser". "Il y a deux ou trois ans, 80 % de nos clients étaient des couples hétérosexuels, 10 % des homosexuelles et 10 % des célibataires. Aujourd'hui, les "singles", qui ont souvent plus de 30 ans, représentent de 30 % à 40 % de la clientèle", explique ce Danois de 55 ans.

Créateur de Cryos après avoir "rêvé une nuit de sperme congelé" alors qu'il était encore étudiant en gestion, celui qui se décrit comme "ayant toujours été attiré par des choses non conventionnelles" a fait prospérer son rêve à Aarhus, la deuxième ville du Danemark, dont les 40 000 étudiants représentent autant de donneurs possibles.

Adieu les patientes, bonjour les clientes : rôdée au "business to business" avec les cliniques, la banque a décidé de s'ouvrir depuis trois mois aux particuliers. Car le marché s'est mondialisé – Cryos International exporte d'ores et déjà à 80 % – et la concentration est à l'œuvre.

Ce choix est un tournant pour cette petite entreprise de 20 salariés et 3 millions d'euros de chiffre d'affaires. La pression de la demande l'exige, affirme M. Schou. Et la baisse avérée de la fertilité masculine ne peut que l'accroître. L'équipe de quadras réunie par Ole Schou dans une ambiance décontractée assume ce virage. "Nous entrons dans une phase industrielle tout en gardant la proximité avec les clients", appuie le directeur général, Jesper Koch. Mais sans transiger non plus sur "la qualité" qui a fait le succès de Cryos : plus de 14 000 grossesses depuis 1991 et un taux de réussite de plus de 30 %. Ces résultats sont obtenus grâce à une sévère sélection des donneurs : un sur quatre seulement mérite, après analyse et sélection, de figurer à ce catalogue d'un genre encore inédit en Europe mais banal de l'autre côté de l'Atlantique.

Signe le plus visible de ce changement de stratégie, Cryos a mis en ligne, depuis le 2 juin, une liste de 309 géniteurs potentiels, "la plus importante au monde", assure M. Koch. Truffée d'informations qui étaient jusque-là réservées aux cliniques, elle renseigne sur leur "race" – caucasienne pour l'essentiel –, groupe ethnique, taille, poids ou couleur des yeux, mais aussi sur leur niveau d'éducation, leur métier et leur groupe sanguin évidemment, anonyme ou non anonyme.

Cryos dit vouloir copier "le modèle américain". Sa filiale franchisée américaine, créée en 2001, offrait déjà ce service. Moyennant 500 à 2 000 euros selon la qualité et la quantité désirées mais aussi le choix du donneur et le type de transport, les paillettes colorées sont livrées en 24 heures chrono. Seule exigence pour les particuliers : fournir le certificat d'un médecin qui les réceptionnera.

La clientèle peut choisir entre deux types de "profils" : profil de base ou profil étendu. Les premiers sont désignés par des numéros, les seconds par des prénoms. Les indications sont assez brèves pour les uns, très développées sur les autres. Prenez Cliff par exemple, joli poupon à l'âge d'1 an : c'est un des privilèges des profils étendus que de donner accès à une photo du donneur enfant. Cliff est diplômé d'une des dix premières universités américaines. Un critère "très important" pour les célibataires, souligne Jeannett, du service commercial et à ce titre amenée à répondre

par téléphone aux questions des clientes, quand les couples vont privilégier avant tout la recherche d'un enfant "qui ressemble" au père. Pour 25 euros, Cryos offre la possibilité d'une première sélection de donneurs selon leur ressemblance physique avec le futur père. Il suffit d'envoyer sa photo...

L'équipe offre aussi une description psychologique : "Cliff est toujours de bonne humeur et se montre toujours prêt à discuter. Il s'exprime bien, adore voyager..." Des détails dont les clientes se contentent de moins en moins. "On nous demande de plus en plus d'informations sur les donneurs", assure Ulla, qui dirige le service commercial. Avec des exigences parfois impossibles à satisfaire : comme celle qui cherche un homme sans poils sur la poitrine. Ou encore ce couple de lesbiennes à la recherche du donneur qui a permis à l'une d'elles d'avoir un enfant, pour lui donner "un petit frère" ou une "petite sœur". Au bout du fil, Cryos s'efforce de donner satisfaction. Avec pour seules limites celles, fragiles, que s'est fixées la banque : celle-ci refuse pour le moment de retrouver la trace d'un donneur qui a cessé de l'être, ou de fournir un cliché du donneur à l'âge adulte.

L'histoire médicale de chacun est passée au crible. Un arbre généalogique permet de remonter à trois générations. La moindre allergie est traquée. Les maladies héréditaires sont au cœur du long questionnaire auquel chaque homme est soumis. En cas de doute, les quatre médecins qui travaillent dans les quatre filiales de Cryos Danemark (Aarhus, mais aussi à Copenhague, Odense et Aalborg) s'adressent à Gert Bruun, professeur honoraire en médecine génétique, "le seul à avoir une autorité médicale et donc responsable juridiquement". Il assure que les questions éthiques le taraudent aussi. Car c'est aux médecins qu'il revient de faire réfléchir chacun de ces jeunes hommes devant le choix, lourd de conséquences, de devenir donneur anonyme ou non anonyme.

À l'image du Royaume-Uni et de la Suède qui ont adopté des lois dans ce sens, la tendance dans l'Union européenne est à lever l'anonymat des donneurs, au nom du droit des enfants à connaître leurs origines. Lobbyiste de choc, comme quand il s'est agi, en 2008, d'éviter le projet du Parlement danois de soumettre à l'impôt la rémunération versée aux donneurs, M. Schou s'énerve contre ces "hommes politiques aveugles qui ne veulent pas voir la réalité des mécanismes du marché".

Il assure que l'abandon de l'anonymat aboutit invariablement à nourrir un "marché noir" ou à favoriser le "don du premier venu". Il peste contre l'Italie, "où il n'existe aucune façon légale de se procurer du sperme", ou la législation française, qui n'autorise pas l'insémination des femmes homosexuelles et des célibataires, obligeant ainsi nombre de femmes à tricher. C'est un secret de Polichinelle à Cryos : les Françaises les mieux informées et les plus déterminées passent par la Belgique.

Cryos aurait-il pu connaître une telle expansion ailleurs qu'au Danemark? Ole Schou n'a sans doute pas tort de qualifier son pays de lieu "optimal" pour ses affaires. La législation y est, sans conteste, plus souple qu'ailleurs. L'église protestante, majoritaire, ne pèse pas sur les consciences comme le Vatican dans les pays de tradition catholique. Et puis, "c'est un pays généreux, qui figure déjà en tête du palmarès pour le don du sang", observe-t-il.

Mais mondialisation de la demande oblige, Cryos ne compte pas se tenir au marché occidental. L'entreprise s'apprête à ouvrir en septembre une nouvelle franchise en Inde, à Bombay.

"Cryos géant du sperme business", *Le Monde* daté du 16 juillet 2009

http://www.lemonde.fr/planete/article/2009/07/16/cryos-geant-du-sperme-business_1219484_3244.html

Famille à tout prix, extrait

Une remarque s'impose ici : nul doute que les protagonistes de l'AMP (donneurs, receveurs et enfants) vivent une expérience totalement inédite. Mais – fait assez étonnant – on constate que cette expérience semble être sémantiquement vide. Les usagers de l'AMP sont confrontés à une sorte de pénurie symbolique face à des situations pour lesquelles aucune signification n'est disponible dans notre culture. Il n'existe en effet ni représentation anthropologique ni représentation symbolique pour ces "ça" (très grodeckiens...) que sont ovocytes ou sperme, expression – "ça" – souvent employée, dans un registre voisin, par les parents pour désigner leurs embryons surnuméraires congelés.

Les patients sont heureusement eux-mêmes plutôt inventifs !

Geneviève Delaisi de Parseval

Famille à tout prix, Paris, Éditions du Seuil, 2008, p. 233-234

D'internet et d'ailleurs

- Qu'est-ce qu'il se passe dans la tête d'un donneur de sperme? *Bernard, donneur, 1983*
Au moment du don, j'avais 35 ans, et deux enfants, j'ai fait ce don sur la proposition d'un chirurgien, à qui j'avais demandé de me faire une vasectomie, petite opération qui consiste à couper les deux mini vaisseaux qui amènent les spermatozoïdes dans le sperme, ensuite, l'homme est stérile. Mon problème était que à chaque relation sexuelle non contrôlée, ma femme et moi avons un enfant, comme nos parents, qui ont eu 7 et 8 enfants. J'ai eu aussi un fils, quand j'étais très jeune, avec une femme plus âgée, je n'ai jamais vu ce fils, j'ai retrouvé sa trace récemment, grâce à internet, il m'a répondu qu'il n'est pas intéressé de connaître un père qui ne lui a jamais manqué! J'ai donc décidé d'aider les parents qui ont le problème inverse. Après ce don, je n'ai donc pas eu d'autres enfants. Mes fils ne sont pas au courant, ni du don, ni du fils que j'ai eu avant. On ne m'a rien dit des enfants nés de mes dons, je n'ai pas eu d'examen médical, on m'a demandé si ma famille avait des affections génétiques. J'ai toujours pensé que des enfants pourraient demander qui est leur père génétique, mais pas tous! Je ne pense pas souvent à ce don, pour moi, c'est un peu comme le don du sang, ça aide, ou ça donne la vie. cela ne me pose pas de problème, c'est un peu comme au jardin, quand je donne des graines à mon voisin ! Par contre, je comprends bien que des enfants cherchent à connaître leur origine, et qu'ils cherchent à me rencontrer. Je ne peux pas dire que je désire les connaître, mais je peux les rencontrer si cela leur fait plaisir, et les aide à mieux vivre. Je n'ai rien à cacher, donner la vie n'est pas un délit, donc pas un secret!

www.pmanonyme.asso.fr/temoignages.php?typetemoi=4

- Procréation post-mortem :

Le soldat israélien mort dont la mère récupère le sperme.

Le 22 août 2002 Kevin Cohen est abattu par un sniper à Gaza. Rachel, sa mère, demande à l'armée de prélever le sperme de son fils et de le congeler. Il paraît que Kevin avait fait état de son désir de fonder une famille... Rachel obtient gain de cause. Un an après, elle décide de trouver une femme susceptible d'être inséminée, écartant l'ancienne petite amie qu'elle juge trop jeune. Elle lance un appel ; des centaines de femmes répondent ; à l'issue du casting, elle choisit une jeune femme de 35 ans qui tient à rester anonyme. Bras de fer avec les tribunaux. Le 15 janvier 2007 la Cour des affaires familiales israélienne donne raison à Rachel. Le tribunal se fonde sur des vidéos où Kevin exprime son souhait de fonder une famille.

Jean-François Peyret, Ex vivo / In vitro, extrait des partitions scéniques

- Mes jumelles ont 11 ans de plus que moi

En Grande-Bretagne, des triplées sont nées avec onze ans d'écart ! Pour avoir plus de chances de concevoir un enfant, un couple a fait appel, il y a une dizaine d'années, à un spécialiste après avoir suivi plusieurs traitements. Les ovules de la femme ont alors été fécondés, mais seulement deux embryons ont été implantés dans l'utérus. Bethony et Megan, les aînées, sont nées jumelles. Les autres embryons ont été congelés, pour permettre aux parents de les réutiliser plus tard... Il y a un an, ces derniers ont décidé de retourner dans cette même clinique pour concevoir un autre bébé. Ryleigh est née il y a trois mois, onze ans après la naissance de ses sœurs. "C'est un bébé très joyeux et elle a un très bon appétit. C'est comme si elle rattrapait le temps perdu", a déclaré Lisa Shepherd, la maman des triplées.

www.famili.fr

- Les Trois Sœurs

Les trois sœurs font un enfant. Deux jumelles. La première veut un deuxième enfant mais est stérile à la suite d'un cancer. La seconde accepte de donner ses ovocytes mais ses grossesses ayant été difficiles, ne peut porter l'enfant. Fécondation *in vitro* avec le sperme du mari de façon à obtenir un embryon proche génétiquement de la première. La soeur aînée entre en scène et propose de jouer le rôle de la mère porteuse. La chose est menée à bien dans une clinique du Somerset pour la somme de 3000 £. Tout le monde se porte bien.

Jean-François Peyret, *Ex vivo / In vitro*, extrait des partitions scéniques en cours

- Google Baby

Quel est le point commun entre Nayna Patel, médecin en Inde, Doron, un homme d'affaires israélien, et Katherine, une mère de famille du Tennessee? La fabrication de bébés. Doron se livre à un négoce assez particulier, qu'il décrit face aux caméras: il achète du matériel génétique aux États-Unis – par exemple à Katherine qui, pour rénover sa maison, vend régulièrement ses ovocytes –, puis, une fois les ovules fécondés, les propose à ses clients. Les embryons sont alors envoyés en Inde, à la clinique du docteur Patel, qui les transfère à des mères porteuses. Neuf mois plus tard, les "parents" viennent récupérer le nourrisson. Les femmes enceintes sont logées à l'écart de leur famille et de la réprobation sociale. Elles portent les bébés occidentaux contre rémunération, afin d'améliorer leur situation... Israël pour les clients, les États-Unis pour les ovules et l'Inde pour les mères porteuses, le tout relié par Internet. Tel est le circuit mis en place par Doron, patron d'une entreprise spécialisée dans la "gestation pour autrui". Délicate question, entre des couples prêts à tout pour avoir un enfant et des femmes qui portent celui d'une autre pour sortir de la misère.

<http://fivdoremifasol.forumactif.net/t388-google-baby-bebes-en-kit>

Partie carrée entre Les Boudin et Les Bouton

Il y avait un nommé Boudin
Y avait un nommé Bouton
L'un pourvu d'une madame Bouton
Et l'autre d'une madame Boudin

Au Sacré Cœur, madame Bouton
Avait connu madame Boudin
À Condorcet, monsieur Boudin
Avait connu monsieur Bouton

Tous les dimanches les Boudin
Offraient le spectacle aux Bouton
Mais en revanche les Bouton
Payaient à souper aux Boudin

On ne voyait pas les Bouton
Sans voir aussitôt les Boudin
Quand on invitait les Boudin
Fallait inviter les Bouton

Le bottier de monsieur Boudin
Bottait aussi monsieur Bouton
L'couturier de madame Bouton
Couturait d'même madame Boudin

Comme position monsieur Bouton
Vendait des chapelets de boudins
Comme position monsieur Boudin
Vendait des chapelets de boutons

Naturellement Monsieur Boudin
Faisait d'l'œil à madame Bouton
Mais naturellement monsieur Bouton
Faisait d'l'œil à madame Boudin

De sorte que madame Bouton
Faisait avec monsieur Boudin
Juste ce que madame Boudin
Faisait avec monsieur Bouton

Un beau matin monsieur Boudin
Dit: J'vais être père, mon vieux Bouton !
Ah ! C'est épatant répond Bouton
J'vais l'être aussi, mon vieux Boudin !

C'est ainsi que madame Bouton
Mit au monde un petit Boudin !
C'est ainsi que madame Boudin
Mit au monde un petit Bouton !
Voilà

Paroles et musiques **Marcel de Lihus**
1934 © Pathé Frères

4. L'équipe artistique

Jean-François Peyret

Metteur en scène, auteur, traducteur et universitaire, il a dirigé le Sapajou Théâtre, avec Jean Jourdeuil de 1982 à 1994. Ils créent ensemble une quinzaine de spectacles (écriture, traduction, mise en scène), à partir de textes non dramatiques, de Montaigne à Lucrèce, faisant d'autre part connaître l'œuvre de Heiner Müller. En 1994, il anime, avec Sophie Loucackevsky, le Théâtre Feuilleton, au Théâtre national de l'Odéon, dans le cadre duquel il crée plusieurs spectacles ayant Kafka pour matériau. L'année suivante, il fonde la compagnie tf2 et en résidence à la MC93 de Bobigny de 1995 à 2000, il y présente un cycle de spectacles : la trilogie du *Traité des Passions* (1995-1996), puis *Un Faust-Histoire naturelle* (écrit avec Jean-Didier Vincent, 1998), et des spectacles autour d'Alan Turing (*Turing-machine, Histoire naturelle de l'esprit - suite&fin*, 1999-2000). Cette période s'achève avec *Projection privée/Théâtre public. Sur des poèmes d'Auden* (Théâtre de la Bastille, 2000). De 2002 à 2005, il met en chantier, avec Alain Prochiantz, le *Traité des formes*, une réflexion-rêverie autour du vivant et de l'artificiel, du corps et de la machine, variation sur le thème du destin technique de l'homme qui eut pour prétexte des œuvres d'Ovide et de Darwin. Avec la parution de *La Génisse et le Pythagoricien* et *Les Variations Darwin* (Éditions Odile Jacob, 2002 et 2005), les deux auteurs trouvent là l'occasion de confronter l'apport du travail scientifique à l'expérience théâtrale et de mener une réflexion sur le processus de fabrication d'un spectacle. La recherche théâtrale se poursuit en 2006 avec *Le Cas de Sophie K*, essai sur l'œuvre et le destin de la mathématicienne russe S. Kovalevskaïa. Puis, en 2008, en collaboration avec Françoise Balibar, il crée *Tournant autour de Galilée*, premier volet d'un projet de déconstruction de la pièce de Brecht, *La Vie de Galilée*. En 2010, il a été accueilli à l'Experimental Media & Performing Arts Center (États-Unis) pour y mener quelques expérimentations autour de la figure d'H.-D. Thoreau, dont il a également présenté quelques états en France : une installation au Fresnoy-Studio National des Arts Contemporains (2010) et une forme théâtrale au Théâtre Paris-Villette (2011). Il accorde par ailleurs beaucoup d'importance à la formation de l'acteur "augmenté" et ses activités pédagogiques l'ont conduit au TNS, au Cifas, à l'Erac, à l'Ensatt ou au Fresnoy-Studio national des arts contemporains.

Alain Prochiantz

Né en 1948, Alain Prochiantz est neurobiologiste. Ancien élève de l'École normale supérieure (1969), il a préparé son Doctorat d'État dans le domaine de la traduction génétique à l'Université René Diderot de Paris et soutient sa thèse sur la structure des ARN de virus végétaux en 1976. Il s'est orienté vers la neurobiologie moléculaire en travaillant avec Jacques Glowinski au Collège de France sur le

développement et la maturation in vitro des neurones dopaminergiques du mésencéphale, et a déménagé ensuite à l'École normale supérieure où il créa et dirigea le laboratoire CNRS/ENS "Développement et évolution du système nerveux" avant de prendre la direction du département de Biologie. Il s'est consacré à l'étude des processus de morphogenèse et de différenciation cellulaire nerveuse : la contribution scientifique principale de son laboratoire est la découverte d'un nouveau mode de signalisation par transfert intercellulaire des facteurs de transcription de la classe des homéoprotéines et l'étude du rôle de cette signalisation au cours du développement et chez l'adulte. À partir de l'analyse du mécanisme de transfert de ces protéines, son laboratoire a découvert les premiers peptides capables de traverser les membranes et de servir de vecteurs pour l'adressage intracellulaire de substances pharmacologiques. Il préside le Comité de la recherche de la Fondation pour la recherche médicale (FRM). Il est membre de l'Académie des sciences dans la section de Biologie intégrative depuis le 18 novembre 2003, et professeur titulaire de la chaire Processus morphogénétiques au Collège de France depuis 2007, où il dirige le Centre Interdisciplinaire de Recherche en Biologie depuis 2011. En dehors de ses travaux de recherche et de ses publications scientifiques, Alain Prochiantz est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Les Stratégies de l'embryon* (1987), *Claude Bernard : la révolution physiologique* (1990), *La Biologie dans le boudoir* (1995), *Machine-esprit* (2000), et, avec Jean-François Peyret, *La Génisse et le Pythagoricien* (2002) et *Les Variations Darwin* (2005), participant à l'élaboration de ses spectacles. *Qu'est-ce que le vivant ?*, son prochain livre, paraîtra aux Éditions du Seuil en 2012.

Nicky Rieti scénographie

Né à New-York, Nicky Rieti travaille et vit à Paris depuis 1972. Peintre et scénographe, il est l'auteur de nombreux décors qui auront marqué l'histoire du théâtre et de l'opéra de ces dernières années. Collaborateur régulier des metteurs en scène André Engel, Bernard Sobel, Jean Jourdeuil ou Jean-François Peyret, il a également travaillé pour eux dans les plus grandes institutions d'Europe, comme l'Opéra Bastille, la Comédie-Française, la Scala de Milan...

Dernièrement, avec André Engel, *Adriane auf Naxos, Minetti* de Thomas Bernhard (présenté à La Colline en 2008), *La Petite Renarde rusée* de Rudolf Tesnohlidek, *La Petite Catherine de Heilbronn* de Kleist ; avec Jean-François Peyret, *Tournant autour de Galilée* ; *Le Cas de Sophie K*.

Alexandros Markeas musique

Compositeur et pianiste, il est né en 1965 à Athènes. Il a étudié au Conservatoire National de

Grèce et au Conservatoire National Supérieur de Paris (il y enseigne actuellement l'improvisation). Il s'intéresse aux langages des musiques traditionnelles et privilégie les rencontres avec des musiciens improvisateurs de cultures différentes. Il s'inspire également de différents domaines d'expression artistique, tels que l'architecture, le théâtre, et les arts plastiques (installations, événements, vidéo, web) pour chercher des alternatives au concert traditionnel et créer des situations d'écoute musicale particulières. Ses pièces sont marquées par un esprit théâtral et par l'utilisation des techniques multimédia. En 2006, il a obtenu le Prix de la critique pour la musique du spectacle *Le Cas de Sophie K* (de J.-F. Peyret et L. Steels, Festival d'Avignon, Théâtre National de Chaillot) et en 2009 le Prix Nouveau Talent de la SACD. Il a été récemment artiste associé au Quartz, scène nationale de Brest.

Thierry Coduys dispositif informatique et électro-acoustique

Artiste polyvalent, musicien, depuis 1986, il collabore étroitement avec des compositeurs, il réalise de nombreuses créations et concerts avec l'avant-garde de la musique contemporaine (Steve Reich, Karlheinz Stockhausen...) et élabore des dispositifs électroacoustiques, informatiques et interactifs. Après un passage de quelques années à l'IRCAM, il devient l'assistant de Luciano Berio. Il fonde La Kitchen, plate-forme technologique, afin de proposer aux créateurs un lieu où la technologie et la recherche sont pensées et intégrées comme un unique paradigme. Il poursuit depuis 2008 une activité indépendante sous un format nouveau, flexible et ouvert, le Hub. Le Hub est aussi bien un centre de réflexion et d'activité que le noyau d'un réseau regroupant des développeurs, des programmeurs, des ingénieurs du son, des ingénieurs vision et des électroniciens. Au sein du Hub, Thierry Coduys poursuit également des collaborations plus anciennes. Ainsi celles avec les compositeurs Pascal Dusapin et Ivan Fedele depuis 2002 et 2000 respectivement, avec Marc Monnet depuis les années quatre-vingts ou avec le metteur en scène Jean-François Peyret depuis 2001. Thierry Coduys collabore également avec l'OSEO en tant qu'expert technologique pour l'aide à l'innovation. Il continue à développer le méta-séquenceur polytemporel, IanniX, logiciel inspiré de l'UPIC, élaboré par Iannis Xenakis dans les années soixante-dix. Enfin, il dirige la majeure Scénographie sonore à l'École Louis Lumière.

Agnès de Cayeux web

Issue d'un milieu scientifique, elle choisit pourtant de se diriger vers des études littéraires à la Sorbonne Nouvelle où elle a pour professeur Jean-François Peyret. À partir de 1999, il lui propose de l'accompagner sur ses créations entre théâtre et sciences, afin d'interroger "le vivant du réseau". Elle réalisera pour lui 5 essais en réseau de 2000 à 2006. Naturaliste du réseau des réseaux, elle collecte les captations en tout genre, tout format, elle

filme son écran du début du web, elle organise ces données, elle les répertorie. Et surtout, elle les regarde à nouveau, elle réécrit et assemble ces matériaux. Ses réalisations personnelles, sortes d'essais littéraires, visuels ponctuent un parcours précis, presque logique. Parmi ses réalisations, des essais vidéo : *Alissa 1969 Seriman, Justagurl123, Level 7, In my room* ; des installations vidéo : *Je cherche Lily Drake, In my room* ; des sites internet : *EMAN, I'm just married, Your-projection, 12 notes, Second Life, un monde impossible, In my room...*

Bruno Goubert lumière

Il crée des éclairages de spectacles depuis 1980 notamment avec Didier Georges Gabily, Gildas Milin, Yann Joël Collin, Éric Louis, Mladen Materic, Christian Esnay, Anne Torrès, Kazuyoshi Kushida, Pierre Meunier. Il travaille régulièrement avec Bernard Sobel et crée les lumières des spectacles de Jean-François Peyret : *Traité des passions 3 : traité des couleurs, Un Faust, histoire naturelle, Turing Machine, Histoire naturelle de l'esprit suite et fin, Théâtre public, projection privée, La Génisse et le Pythagoricien, Des chimères en automne, Variations Darwin, Le Cas Sophie K., Autour de Galilée*. Il travaille également pour l'opéra avec André Wilms, la danse avec Laurent Van Kote, Isabelle Allard, Anita Dagor et J. P. Gilly, François Verret, Marion Levy, Rafaela Giordano. Il crée les lumières de Fred Fresson & Les Challengers, Norah Krief, François Morel et Éric Lacascade, ainsi que *Léo 38* de Monique Brun.

Chantal de la Coste costumes

Formée à l'ESAT, elle est costumière et scénographe et travaille pour le théâtre et l'opéra. Elle a collaboré avec Jean-François Peyret pour la première fois en 1998 sur le spectacle *Un Faust, une histoire naturelle* en tant qu'assistante du scénographe Nicky Rieti. En 2008, elle réalise les costumes pour *Tournant autour de Galilée*. En tant que scénographe, elle collabore notamment avec Nicolas Bigards, *Chroniques du bord de scène, Saisons 1, 2, 3, 4 et 5* ; Paul Desveaux, *Les Enfants terribles, Les Brigands* ; Anne Alvaro *Esprit-Madeleine* ; Bruno Bayen, *Les Névroses sexuelles de nos parents* ; Lukas Hemleb, *Od ombra, od omo...*

Julie Valero

dramaturge, assistante à la mise en scène

Née en 1981 elle travaille à Paris. Elle rencontre Jean-François Peyret en 2005 sur le spectacle *Les Variations Darwin* et devient son assistante et dramaturge en 2008 avec le spectacle *Tournant autour de Galilée*. Elle collabore également avec Magali Desbazeille et Siegfried Canto pour leur prochain spectacle *C2M1* (Dijon, 2012), ainsi qu'avec Matthieu Roy.

Julie Valero est docteur en arts du spectacle. Sa thèse portait sur la question de l'espace

autobiographique chez trois auteurs et metteurs en scène contemporains (D.-G. Gabily, J.-L. Lagarce et J.-F. Peyret) à partir de l'étude de leurs journaux personnels. Elle sera publiée en 2012 sous le titre *Le Théâtre à l'épreuve du moi. Pratiques de l'écriture personnelle dans le théâtre contemporain* (Éditions de l'Harmattan, Collection Arts et Médias). Elle écrit régulièrement pour des revues scientifiques (*Registres*, *Incertain regard*, *Patch*) ou des ouvrages collectifs (*Graphies en scène*, Éditions Théâtrales, 2010, *L'Auteur de soi à soi : l'autofiguration au théâtre*, EUD, 2011).

avec

Jacques Bonnaffé

Il s'est formé au Conservatoire de Lille, après ses années lycéennes à Douai dans le Nord où il a pratiqué le théâtre amateur et d'intervention. À vingt ans il participe à son premier film avec Édouard Niermans, *Anthracite*. Ses principaux rôles ont été avec Jean-Luc Godard pour *Prénom Carmen*, Jean-Charles Tachella dans *Escalier C*, Jacques Doillon dans *La Tentation d'Isabelle*, Philippe Garel, René Féret pour *Baptême* puis *Les Frères Gravet*, Jacques Fansten, Edwin Bailly, Tonie Marshall pour *Vénus Beauté*, John Lvoff, Marcel Bluwal, Costa Natsis, Olivier Ducastel et Jacques Martineau dans *Jeanne et le Garçon formidable* puis *Crustacés & Coquillages*, Michel Deville, et Jacques Rivette dans *Va savoir*, présenté au festivals de Cannes 2001, Michel Deville pour *Un fil à la patte*, Dominik Moll, Yolande Moreau, Christophe Otzenberger, Emmanuel Bourdieu, Alain Corneau, Jean-Marc Moutout... Il poursuit parallèlement une vraie carrière de théâtre avec de nombreux metteurs en scène, la plupart issus du théâtre public : Gildas Bourdet, Alain Françon, Christian Schiaretti, Didier Bezace, Jean-Pierre Vincent, Denis Podalydès, Christian Rist, Claude Stratz, Jean-François Peyret, Joël Jouanneau, Arnaud Meunier... Il se consacre aussi à la poésie et aux lectures publiques d'Arthur Rimbaud, Jules Mousseron, poète mineur à Denain ou des auteurs contemporains tels que Jean-Pierre Verheggen ou Ludovic Janvier. En marge de toutes ses activités, il interprète en patois picard et a mis en scène *Cafougnette et l'défilé* d'après les histoires du poète-mineur Jules Mousseron, montrant ainsi son attachement à sa région natale. Son équipe, la *Compagnie faisan*, a reçu un Molière en 2009 pour *L'Oral et Hardi*, par ailleurs nommé deux fois : Molière *seul en scène* 2008 et Molière du meilleur comédien 2009. On a pu le voir récemment au Théâtre de la Bastille dans *Nature aime le caché* d'après Jean-Christophe Bailly.

Yvo Mentens

Formé à la méthode Lecoq et Decroux, il est diplômé de l'École Internationale de Théâtre Physique en Californie. Il s'est formé également auprès de Philippe Gaulier à Londres et avec Keith Johnstone au Canada. Il a obtenu un Master en Criminologie et en Sociologie à l'Université de Leuven. Comédien, metteur en scène, auteur, il crée ses propres spectacles et écrit, joue et fait des mises en scène pour des compagnies de théâtres, de clowns, de musiciens, de danse, de magiciens, etc. Il a travaillé pendant plusieurs années pour différentes chaînes télé et réalise des court-métrages. Il est impliqué dans le Théâtre et l'Éducation Populaire en travaillant depuis plusieurs années avec le pôle culturel du TRAC à Beaumes de Venise. Avec la Compagnie Anno Vitale il réalise des créations de clown et de burlesque comme "Good Morning Mister Jones" ou "Les Flamiches Noirs" et son dernier solo "Soupe pour Tous !". Ses spectacles

burlesques ont été diffusés dans plus d'une dizaine de pays. Il collabore avec entre autre Philippe De Maertelaere, Jos Houben, Manu Kroupit, Vincent Siano. Pédagogue il donne des stages dans différentes langues sur l'improvisation, le burlesque, le clown, le théâtre de geste, la créativité et un travail neuro-somatique basé sur son expérience en arts martiaux, la psychothérapie et la méthode Feldenkrais. Il enseigne entre autre à L'École du Clown Le Samovar et au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris.

(*Une (micro) histoire économique du monde, dansée*, Théâtre de Gennevilliers 2010), Charles Chemin (*Pour Bobby* de Valletti, *Girmachine*), Nadine Darmon (*La Ballade de Simone*, Lucernaire, Petit Montparnasse, 2010) et la chorégraphe Odile Duboc (*Espace complémentaire*, CCN de Belfort). Elle suit parallèlement une formation de chant avec Françoise Rondeleux et a tenu un rôle chanté dans *Les Sacrifiées*, opéra de Thierry Pécou sur un livret de Laurent Gaudé, mis en scène par Christian Gangneron.

Pascal Ternisien

Après sa formation au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (Paris), il travaille entre autres avec Antoine Vitez (*Hernani*, *Lucrece Borgia*, *Le Misanthrope*, *Anacoana*), Claude Régy (*Les Soldats*, *Jeanne au bûcher*), Laurent Pelly (*Un cœur sous une soutane*), ou encore Étienne Pommeret (*Carnets du sous-sol*, *Le serpent qui danse*, *Dors mon petit enfant*). Il rencontre Jean-François Peyret en 1993 pour le théâtre-feuilleton (Théâtre National de l'Odéon) et jouera dans deux spectacles du *Traité des passions*, ainsi que dans *Un Faust*, *Histoire naturelle*, et *La Génisse et le Pythagoricien*. Il a entamé une collaboration avec Jérôme Deschamps dans *L'Affaire de la rue de Lourcine* et *La Salle des fêtes*. Il a récemment joué dans *Fado Alexandrino*, mis en scène par Georges Lavaudant et Nicolas Bigards.

Au cinéma, il a travaillé avec C. Klapisch, F. Dupeyron, D. Kurys ou A. Dupontel et J.-P. Améris. Dernièrement, à la télévision, il a joué dans *La Cagnotte* (P. Monnier), *Le Malade imaginaire* (C. de Chalonge), *Flux et Reflux* (E. Woreth) et *Passage du désir* (J. Foulon).

Anne-Laure Tondu

Elle étudie à l'école du TNS. À sa sortie en 2005, elle intègre la troupe permanente du Théâtre national de Strasbourg pendant un an.

Elle joue avec Stéphane Braunschweig dans *Vêtir ceux qui sont nus* de Pirandello (TNS, Théâtre de Gennevilliers et tournée France, Italie, Portugal), *L'enfant rêve* d'Hanokh Levin (TNS, Théâtre de la Colline), puis à nouveau dans *Lulu - une tragédie-monstre* de Wedekind (La Colline, 2010-11). Elle travaille régulièrement avec Gloria Paris, notamment dans *Filumena Marturano* d'Eduardo de Filippo (France et Italie, 2007), *Les Amoureux* de Goldoni (Théâtre du Nord Lille, TOP et tournée France, 2008), *C'est pas pour me vanter* d'après Labiche (Théâtre du Nord Lille, 2009).

Anne-Laure Tondu participe aux créations d'Annabelle Simon, issue de la même promotion du TNS, *Cabaret Dario Fo* (2006-2007), *Pâte à clowns* (2008) et *Gaetano* (2009-2011). Elle a également joué sous la direction de Laurent Gutmann (*Les Estivants* de Gorki, TNS, Théâtre de la Cité internationale, 2005), Catherine Anne (*Pièce Africaine*, TEP, 2007), Nicolas Bigards (*Barthes le questionneur*, MC93 Bobigny, 2007), Jean-Louis Hourdin (*Mystère Bouffe* de Dario Fo), Marie Ballet et Jean Bellorini (*L'Opérette* d'après Novarina, 2008), Joachim Serreau (*Vengeances* de Rebotier, 2008), Pascal Rambert

la colline
théâtre national

www.colline.fr

01 44 62 52 52

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e



les inRockuptibles

Rue89

